

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

**Bell & Howell Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA**

UMI[®]
800-521-0600



Là où le chien aboie

et

La rhétorique de l'idiot

par

Julie OUELLETTE

**Mémoire de Maîtrise soumis à la
Faculté des Études Supérieures et de la Recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès Lettres**

Département de langue et littérature françaises

Université McGill, Montréal

Juillet 1998

© Julie Ouellette, 1998



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-43929-1

Canada

*J'aimerais remercier Annick Chapdelaine
et Yvon Rivard*

pour leurs lectures, critiques et encouragements.

Abstract

Up where the dog barks

(creation)

Sitting around the table of a secret municipal council, a mayor and his aldermen, outraged by the village idiot's stupidity, are planning his death. On a beautiful spring's morning, they kidnap him and throw him in a isolated well, whose opening they carefully seal afterwards. Three days later, however, screams are heard from the bottom of the idiot's pit. Contaminated within their own cadastre by the innocent's cries, the villagers, one after another, will have to tell their story: their rural madness, hidden within their common unawareness. Then, without knowing it, it is with the dispossessed's eloquence that they will be caught inside short narratives with no beginning or end —many frames in movement— that will constitute a sole account since all determined by the same disturbing rumour.

The rhetoric of the idiot

(criticism)

In the shadow of the madman, literary character extremely fascinating lately, the idiot silently cradles himself. Many times portrayed in the works of various authors, its problem seems to differ from the "illuminated"'s. Often aphasic or having a poor vocabulary, the idiot is, in most cases, only described. However, some authors have been able to give him a voice, usually in a strongly poetic prose. Among these writers, William Faulkner (*The Sound and the Fury*), Anne Hébert (*Les fous de Bassan*) and Suzanne Jacob (*Laura Laur*) distinguish themselves by letting the characters such as the idiot or the simple minded assume control, to a certain extent, of the narration in their fiction. Indeed, it will be the tools of the new rhetoric (rhetoric reconciled of the figures and the argumentation) as apprehended by Michel Meyer in his several works that will be used for the analysis of the three narrations. It will then be possible to investigate the necessary assimilation of the sense and the argumentation within what could be called a project common to the three authors.

Résumé

Là où le chien aboie

(création)

Autour de la table d'un conseil municipal clandestin, un maire et ses échevins outrés de la bêtise de l'idiot du village conspirent sa mort. Un beau matin de printemps, ils l'enlèvent et vont le jeter dans un puits perdu en prenant bien soin d'en sceller l'ouverture. Toutefois, au bout de trois jours, l'idiot se remet à crier du fond de sa fosse. Contaminés dans leur propre cadastre par les cris de l'innocent, c'est avec l'éloquence du dépossédé que les villageois devront tour à tour raconter leur histoire: leur folie rurale dont ils ne connaissent rien. Ils seront alors saisis à leur insu à l'intérieur de courts récits sans début ni fin —de multiples instantanés en mouvement— qui ne se donneront que pour un seul puisque régis par la même inquiétante rumeur.

La rhétorique de l'idiot

(critique)

Dans l'ombre du fou, sujet de fascination littéraire extrême depuis quelques années, se berce silencieusement l'idiot. De multiples fois illustré par divers auteurs, sa problématique semble se distinguer de celle de l'«illuminé». Souvent aphasique ou possédant très peu de vocabulaire, l'idiot n'est dans la plupart des cas que décrit. Toutefois, certains écrivains ont su lui donner la parole et ce, dans une prose fortement poétique. Parmi ceux-ci se démarquent William Faulkner (*The Sound and the Fury*), Anne Hébert (*Les fous de Bassan*) et Suzanne Jacob (*Laura Laur*) qui, à divers degrés dans leurs récits, ont légué à des personnages d'idiots ou de simples d'esprit les rênes de la narration. Tâche ardue puisque relevant du paradoxe, ces auteurs ont consacré une section entière de leur roman au «discours» d'un personnage caractérisé par son hermétisme. Ce seront d'ailleurs les outils de la nouvelle rhétorique (rhétorique réconciliée des figures et de l'argumentation) telle qu'appréhendée par Michel Meyer dans ses divers ouvrages qui serviront à l'analyse des trois narrations. Il deviendra alors possible d'investiguer l'assimilation nécessaire du sens et de l'argumentation à l'intérieur de ce qu'il serait permis d'appeler un projet commun aux trois auteurs.

TABLE DES MATIÈRES

I. TEXTE DE CRÉATION

Là où le chien aboie.....p. 1

II. TEXTE CRITIQUE

La rhétorique de l'idiot.....p. 53

1. Le langage de l'idiot: le véritable idiolecte..... p. 54

2. L'idiot: poète à son insu..... p. 61

3. L'argumentation de l'idiot: la grande imposture..... p. 67

4. L'idiot: narrateur idéal de Faulkner, Hébert et Jacob..... p. 74

Bibliographie.....p. 83

Là où le chien aboie

À leur insu, à tous. Et en plein jour. Ils l'ont jeté dans un puits de l'autre côté du village. Ils l'ont pris par les jambes et l'ont fait basculer comme une poche de blé. En comptant un, deux, trois. Le maire et ses échevins. S'étaient assis quelques jours plus tôt au bout d'une longue table d'ébène en ne laissant qu'une lumière allumée au-dessus de leurs têtes. N'avaient pas respecté l'ordre du jour. Avaient défait le noeud de leur cravate et avaient posé leurs coudes sur la table. Il n'y avait pas eu de véritable silence. Le cou du maire était rouge, presque violacé. Il avait parlé le premier.

Il l'avait vu ce jour-là en se rendant à la poste. Il était assis dans les marches et ne semblait attendre ni rien ni personne. Il était assis sur la première marche et ses pantalons trop grands descendaient sur ses hanches. Le maire était demeuré dans sa voiture avec ses lettres et son colis à faire peser. L'autre ne l'avait pas remarqué: il se berçait dans le vide en fixant le sol devant lui. Il avait fait ça pendant très longtemps, sans jamais s'arrêter. Le mouvement partait de la nuque, d'une légère secousse, d'une brève raideur qui jetait sa tête vers l'avant comme un balancier. Il fallait voir son visage quand il remontait: sa grosse tête de pomme grenade. Le maire avait baissé sa vitre et lui avait crié de déguerpir. L'autre avait levé la tête et avait cherché d'où ces paroles étaient sorties. Il ne voyait rien avec ses yeux d'idiot. Il le regardait, lui, dans sa voiture, et ne voyait rien. Sa bouche restait entrouverte, pâteuse, comme si sa lèvre inférieure était trop lourde. Comme si on lui avait vidé la cervelle à la petite cuillère ou siphonnée par les narines avec une paille. Le maire avait

remué sa main vivement pour lui faire comprendre qu'il devait se lever et partir. Rien. Un petit bruit de surprise avait remonté sa gorge, un hoquet, puis il avait souri avec incertitude. Odieux, avait dit un des échevins. Le maire avait répété: un hoquet. Un hoquet. Et avait poursuivi.

L'idiot avait recommencé à se balancer en ne quittant plus des yeux son ombre qui l'accompagnait sur la poussière du trottoir. Déjà, le maire dans sa voiture n'existait plus. Le camion du laitier et un gamin à bicyclette étaient passés lentement entre eux. À cette heure de la journée, les ombres sont longues et, secrètement, le maire avait souhaité qu'ils roulent sur celle de l'idiot pour le contrarier. Pour le voir serrer les poings et frapper sur ses genoux comme il savait si bien le faire. Pendant quelques secondes, il avait aussi pensé à remettre le contact et à l'écraser lui-même. Mais cela, il ne l'avait pas dit: il l'avait enfoui dans sa gorge avec tout le reste qu'il ne cessait de remâcher et avait posé sa main sur son verre d'eau pour bien marquer la pause. L'idiot avait eu un second hoquet et s'était penché pour enlever une pierre qui se trouvait dans le haut de son ombre. Puis, il s'était mis à genoux sur le trottoir pour ramasser tous les autres cailloux et brindilles qui le gênaient. Et c'est à ce moment que le maire avait vu, de ses yeux vu, entre le chandail trop court et la ceinture avachie des pantalons, une parcelle de peau si blanche qu'il en avait eu la nausée. Mince comme de la soie et distendue par la graisse, avait-il dit. Là, en plein soleil, sans poil ni duvet, recouvrant le corps de cet homme; de ce ver.

Les échevins avaient répété odieux à tour de rôle. Ils avaient voulu ajouter autre

chose: un second adjectif, un bruit d'éclat peut-être. Mais leur élan avait été arrêté par la main du maire: ils n'avaient pas tout entendu et il y avait pire. Il avait dû ouvrir la portière de sa voiture pour s'assurer de ce qu'il voyait. Il avait tiré la poignée vers le bas en essayant d'amortir tous les grincements, s'était lentement retourné sur son siège et avait posé ses pieds à plat dans la rue. Le tronc de son corps replié sur ses jambes, il était enfin à la hauteur du ventre de l'idiot. Complètement absorbé par son jeu, il ne l'avait pas remarqué. Le maire était resté dans cette position en priant pour que personne ne le surprenne et avait guetté chacun de ses redressements. Car, au milieu de cette panse veinée, il ne l'avait pas vu. L'ombilic. Il l'avait cherché en se tordant le cou. Le gamin à bicyclette était repassé en tenant son guidon d'une seule main. Il ne l'avait pas vu car il n'y en avait tout simplement pas. Le ventre était lisse, uni; parfaitement calme. Quelqu'un avait dû le gommer ou l'effacer. La jeune mère sans doute. Pour conjurer le mauvais sort et prévenir la fuite des limbes.

Le maire et ses deux échevins pouvaient voir leurs reflets sur la table bien astiquée. On avait engagé une dame le mois dernier qui venait tous les jeudis. En soulevant ses mains, un des hommes avait aperçu un cercle de buée et les avait aussitôt redéposées, gêné. L'idiot avait nettoyé son ombre complètement et demeurait à genoux devant elle. Un arbre planté sur le trottoir, avait dit le maire. Un des échevins avait imaginé un coudrier. Il vacillait à peine dans sa contemplation. Puis, sans aucune raison, comme si la vie l'avait attaqué par la cime, il avait écarté les bras et s'était mis à rire comme un idiot. Sa bouche molle s'était tordue, ses doigts que même les nerfs n'arrivaient plus à contrôler s'étaient

transformés en pinces arthrosées et le ventre, mon dieu ce ventre sans nombril, s'était mis à gronder de borborygmes. Le maire avait prié pour que cet horrible spectacle se termine et était remonté dans sa voiture. L'idiot s'était couché sur son ombre et l'avait embrassée avec joie comme s'il avait retrouvé un ami qu'il avait perdu depuis longtemps. Le maire avait eu un goût de poussière dans la bouche et avait alors su qu'il fallait tuer cet idiot.

Les échevins n'avaient pas eu besoin d'acquiescer et ils s'étaient tous réunis le samedi suivant dans le jardin du maire. Le soleil dardait déjà au début de la matinée et la femme du maire avait décidé de sarcler ses bulbes printaniers. Elle ne savait pas. Elle travaillait avec ses doigts nus dans le sol humide et encore froid de la saison. C'étaient des crocus et des narcisses cette année. Elle s'était relevée pour saluer les échevins et avait aussitôt replongé ses mains dans le terreau. Tout devait être parfait, avait dit le maire. Il avait pensé à tout. À l'autre bout du terrain, la mairesse espérait qu'il n'y ait plus de gelée. Le maire avait mis sa plus belle chemise en se levant et elle avait ajusté son col en passant derrière lui. Elle l'avait trouvé beau. Comme avant. Il avait tout calculé et ils n'auraient qu'à le suivre. La main tendue, il avait demandé que l'un des deux lui remette les clefs de sa voiture.

Ils l'avaient trouvé au coin de la grande route et du rang des Craig. Il était assis dans l'herbe. Il avait traversé du côté du chemin qui n'était pas goudronné. Une de ses mains remuait dans la poche de ses pantalons et l'autre serrait le fil barbelé d'une clôture. Il n'avait pas entendu la voiture s'arrêter derrière lui. La pointe lui perçait la paume et il ne lâchait pas

sa prise. Un des échevins avait ouvert sa portière et le maire lui avait saisi le bras pour lui faire comprendre: il avait tout calculé et ils n'auraient qu'à le suivre. Il était descendu seul et avait approché l'idiot par le côté. Il devait y être depuis longtemps car son visage était rougi. Le maire lui avait dit bonjour, avec délicatesse, comme on tend un collet. L'idiot s'était retourné et l'avait observé sans répondre. Sa main tenait toujours le fil. Le maire avait dit bonjour une seconde fois et l'idiot s'était mis à hurler. A hurler comme un dément qui transforme l'air en cauchemar. Le maire avait fouillé dans ses poches et en avait sorti un fromage. Un Chester. Il lui avait collé contre le visage pour qu'il arrête de crier. L'idiot avait reconnu l'odeur caséuse. Il avait cessé son vacarme et avait enfourné tout le morceau d'un seul coup. La bouche grande ouverte, il mâchait difficilement; faisant ainsi claquer sa langue de plus en plus fort afin de tout faire descendre dans le gosier. Le maire avait dit mange, mange. De longs filets de bave blanchâtre tombaient au milieu de son chandail et, le visage doublement rougi du bonheur de manger, l'idiot avait souri au maire en laissant échapper un petit glapissement. Le maire lui avait dit suis-moi et il l'avait suivi. Le maire lui avait dit monte dans la voiture et il était monté.

L'échevin assis sur la banquette arrière avait voulu changer de place. Il n'avait rien demandé, mais il avait prié pendant toute la route pour ne pas devoir s'asseoir avec l'idiot. Et il était là, à ses côtés, avec aux coins des lèvres un peu de lait caillé. L'échevin essayait de ne pas regarder l'idiot qui semblait apprécier la balade. Personne n'avait pensé à allumer la radio. Le maire respirait fort et conduisait vite. Ils avaient déjà passé trois croix de chemin. L'idiot s'était lui aussi mis à respirer fort et l'échevin d'en avant s'était retourné pour

demander à celui d'en arrière ce qui lui prenait. Il avait haussé les épaules. Il avait jamais demandé à être assis là. Le maire avait accéléré. Sais pas, moi. Pourquoi il respire comme ça. Puis il avait dit ta gueule espèce d'idiot on s'en va te jeter dans un puits. Il lui avait dit ça parce qu'il ne voulait pas et qu'il avait changé d'idée comme on dit. L'idiot haletait. Il était le seul à s'amuser. Le maire avait tourné à gauche dans un chemin qui n'en était pas vraiment un. Il s'agissait plutôt d'un sentier, d'une sente trop étroite où le chiendent n'avait pas tardé à repousser. Sous les pneus de la voiture, il était cependant toujours possible de sentir le léger relief des ornières. L'idiot avait cessé son jeu pour coller son visage dans la vitre arrière et regarder le chemin défiler. L'échevin avait voulu qu'il reste assis. Tranquille. Il avait tiré sur sa manche. Fallait pas regarder en arrière comme ça. Fallait pas. Jeter un idiot dans un puits le samedi matin. Fallait rester au lit et faire dire qu'on est malade. L'échevin avait voulu lui aussi regarder par la vitre arrière, mais ils étaient arrivés; le puits était là, à droite.

C'était un puits perdu, creusé le siècle dernier par un vieux fermier qui s'était tout simplement trompé. Il l'avait creusé un pied trop à l'ouest se plaisaient à répéter les mauvaises langues. Un pied trop à l'ouest et soixante pieds trop profond. Et il n'avait jamais pu croire à une telle malchance. Il n'avait jamais compris son erreur et était retourné chaque jour cracher dans son puits sec. Le mortier avait tenu bon malgré les saisons et ne s'était effrité qu'à très peu d'endroits. L'idiot s'était mis à se lamenter quand la voiture s'était arrêtée. Le maire l'avait aidé à descendre en le tenant par le coude. Trente ou quarante ans, avait-il pensé, et toujours incapable de descendre d'une voiture. Il s'était dirigé tout droit

vers le puits en courant sur la pointe des pieds. C'était la margelle qui l'avait arrêté. Les trois hommes avaient été sidérés: c'était si facile. Penché au-dessus de la cavité, il écoutait les profondeurs et son souffle s'entremêler. Il avait souri lorsque le maire et les échevins étaient venus le rejoindre et tous avaient pu remarquer le petit espace entre les incisives. Il avait été séduit et les invitait. Avec ses yeux hagards et délavés, il les invitait. Et ils se sont vus, chacun à leur tour, dans ses yeux perdus de joie. Ils se sont vus dans celui de gauche et celui de droite. Si petits. Si ridiculement petits. Il avait fermé les yeux en s'esclaffant de les voir si blêmes et ç'avait été insupportable. Ils l'avaient alors pris par les jambes et l'avaient fait basculer comme une poche de blé. En comptant un, deux, trois. Le maire et ses échevins. Avaient même jeté le seau et la poulie. Pauvres hommes. Avaient cherché en courant dans le champ une pierre assez grande pour sceller le trou. Au cas où.

Sur le chemin du retour, le maire avait tenté une blague, un jeu de mots, puis plus rien n'avait été dit. Déjà, ils s'étaient tous mis à oublier. Le maire avait emprunté une autre route jusqu'au village et chaque homme était rentré chez lui en s'efforçant de penser à autre chose. Mais ils ne savaient pas: il aurait fallu leur dire, les avertir. Qu'au bout de trois jours, ils n'allaient plus reconnaître le ciel au-dessus de leurs têtes: un ciel noir, à peine sorti de la nuit, menaçant, alors que tous avaient chanté bien haut l'arrivée du printemps. Un ciel noir de colère et des vents si forts qu'il était impossible d'annoncer de quel côté arriverait la tempête. Dans les maisons, des enfants à tous les étages en train de fermer les fenêtres avec fracas. Et pas une seule goutte de pluie. À travers les sifflements du vent, un son traînant, presque imperceptible. On aurait cru entendre une plainte: une voix faible,

mourante. Des femmes étaient sorties en courant pour aller cueillir dans les haies les vêtements et les draps qui avaient été arrachés de leur corde. Et le bruit s'était fait encore plus fort. Les maris avaient crié à leurs femmes folles de revenir. Les animaux avaient brisé les clôtures et s'étaient entassés aux portes des étables, beuglant, mugissant, pour qu'on les laisse entrer. Au-dessus de tout ce tumulte, des cris et des pleurs, des sons incongrus, étranglés, s'étaient élevés avec fulgurance. Le maire avait trouvé un des échevins sur le pas de sa porte. Le visage cinglé par le vent, il prenait soin de ne pas lâcher la poignée en continuant de frapper avec sa main libre. Dehors, avec lui, un effroyable rire pélagique. De chaque côté de la fenêtre, les hommes s'étaient longuement regardés. Ils s'étaient observés jusqu'à ce qu'ils ne reconnaissent plus le visage de l'autre. Puis les enfants s'étaient mis à pleurer dans le salon et le maire était reparti. Il n'avait pas ouvert la porte. L'échevin avait cru que, du fond de sa fosse, l'idiot s'était remis à crier.

II

Je les prenais dans le champ d'orge, les sauterelles. Juste avant la moisson. À ce temps de l'année, elles sont bien grosses. Je partais tôt le matin. Je remplissais mon petit sac de jute jusqu'à la moitié. Je les sentais bouger. Je sentais leurs longues pattes vertes se frotter, se coincer. Au bout de la galerie, maman m'appelait. La petite est encore allée se cacher dans le champ. La petite sauvage.

Tu m'attendais derrière la grange. Là où les mauvaises herbes poussent si vite. Tu t'assoiais sur la grande pierre plate. Sur l'autel. Et tu m'attendais. Parfois même très longtemps. Tu allais faire pipi sur le mur de tôle en disant que j'étais une vilaine fille. Mais jamais tu ne partais. Jamais. Je déposais les bestioles en deux rangées bien droites. Tu t'accroupissais à mes côtés pour avoir moins peur. Et si on se faisait surprendre? Mais non, l'herbe est trop haute. Et si la reine des sauterelles savait? Aucune chance. Et si Dieu nous voyait?

Puis elle se vidaient une à une, les sauterelles. C'était noir et visqueux sur nos petits poings. Je disais que c'était de la mélasse. Je riais plus fort que toi. Tu me demandais si nous allions toujours être ensemble. Toujours? Et je répondais que oui. Oui, oui. Toute la vie, toute la mort. Promis. Promis? Juré. Craché. Et je crachais dans ma main. Derrière la grange. Derrière les mauvaises herbes. Je te marierai, promis.

III

Il ôte ses bottes. De caoutchouc. Dans la cave. Elles sont sales. De boue. Il est allé aux champs ce matin. Labourer.

Il montera l'escalier. Avec du savon, se lavera les mains. Le savon pour les mains seulement. Pas un regard pour le miroir. Il secouera l'excès d'eau. Les gouttes feront le bruit de la pluie. De l'ondée contre la fenêtre. Contre l'évier. Puis restera la ligne grise sous les

ongles.

À table, il prendra sa fourchette, piquera une pomme de terre. Une petite et ronde. L'enfournera. Puis un morceau de viande. Alors, il pilera toutes les pommes de terre. Mon père. Avec son pouce plié sur sa fourchette. La purée aura des sillons.

La viande sera coupée, recoupée. Arrosée de la sauce brune. Enfouie dans la purée. Il mangera. Les autres aussi. Avec son pain, il lèchera l'assiette. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Rien. Il la repoussera. S'étirera. Se lèvera. Moi aussi, je me lèverai. Et je lui demanderai s'il veut m'épouser.

IV

Les fils n'étaient jamais très loin derrière lui. Il suffisait d'attendre quelques secondes pour les voir surgir un après l'autre. Ils avaient tous cette démarche dégagée qu'ils avaient empruntée au père et parcouraient les champs en faisant de grandes foulées. Ils se parlaient très peu et s'ils le faisaient, c'était sans jamais prendre la peine de se retourner. Que de courtes phrases lancées dans le vide et portées par cette langue dure qu'ils avaient conservée bien des années après leur arrivée. Un homme et ses quatre fils aux mains rudes dont le rire semblait provenir d'ailleurs.

Et ils se suivaient à travers les saisons avec ce rose qui surprend lorsqu'on le retrouve aux joues d'un homme. Tout était partagé entre ces garçons au même visage carré. Le bois à l'automne, les clôtures du printemps, les moissons, les labours. Les semences. Ils étaient rapides et travaillaient sans jamais se plaindre. Au milieu de l'après-midi, le père envoyait courir le benjamin à la maison pour rapporter une cruche d'eau glacée qu'ils buvaient tous à même le petit couvercle bleu. Puis ils reprenaient la besogne où ils l'avaient laissée. Les journées passaient et ils rentraient quand le soleil faiblissait.

La mère attendait toujours leur retour avec impatience. De tous les moments de la journée, c'était celui où ils s'entassaient dans le vestibule qu'elle préférait. Elle les écoutait poser leurs manteaux sur les crochets et retirer leurs bottes de caoutchouc en se bousculant. L'été, elle se promenait entre eux et enlevait les brindilles de foin qui restaient attachées à leurs vêtements et dans leurs cheveux cendrés. Cette femme si belle que le père avait connue dans les montagnes. Elle leur avait tous fait promettre de ne jamais la quitter. Ses hommes. Ils avaient dit oui et lui avaient été fidèles. Faisant ainsi tout un village de malheureuses.

Et elles se comptaient par dizaines les filles de tout âge qui, avec leurs soeurs, ne parvenant pas à s'endormir chuchotaient dans le noir. Les jouvencelles qui gravaient furtivement leurs noms sur les arbres ou dans le revers de leurs poignets. Ils ne les regardaient même pas. Ils marchaient la tête haute pour aller communier et fermaient les yeux en priant. Tous les cinq sur deux bancs d'une même rangée. Les mêmes bancs, toujours. Et

autour d'eux, les gamines s'unissaient dans une seule supplication. Marmottaient des prières dont elles ne reconnaissaient plus les mots. Puis retournaient chacune chez elles en se mordant l'intérieur des joues et en essayant d'éviter le regard de leurs mères dans le rétroviseur. Pendant des semaines, des années. Dans chaque rang et chaque rue de notre petit village. Un mal impitoyable. Contagieux. N'épargnant que les moins pieuses et jetant les plus souffrantes dans les bras frustes des autres garçons du canton. Ces fillettes qui un jour, de retour à l'église, avaient prononcé un serment bien tiède devant des hommes qui les avaient crues.

Les frères, eux, continuaient à travailler sous l'oeil vigilant du père. Tantôt occupés à ferrer les sabots des chevaux ou à empiler le foin dans la grange, ils n'avaient guère le temps de s'arrêter aux ragots qui circulaient à leur sujet. A chaque matin, le vieux montait dans leur chambre avant les premières lueurs du soleil. Parfois, il demeurait dans le cadre de la porte et les regardait dormir. Pour rien. Jamais très longtemps. Les réveillait tour à tour en leur secouant légèrement l'épaule, puis s'en allait sur la pointe des pieds en s'arrêtant toujours devant la première porte du couloir. Tendait l'oreille. N'empruntait la première marche que lorsqu'il avait entendu un long râle. Celui d'un autre de ses fils.

L'avant-denier. Celui dont je n'ai pas encore parlé. Celui que la mère a tant bercé. Couché dans sa chambre aux fenêtres grandes ouvertes pour apaiser une fièvre qui n'avait jamais voulu le quitter. Ce quatrième garçon qui avait lui aussi les traits du père. Effacés; polis par la douleur. Celui-là était arrivé dans la tempête. La mère avait tout de suite su qu'il

était né pour pleurer. Elle l'avait pris dans ses bras et ne l'avait plus lâché. Elle savait où son mari faisait disparaître les bêtes chétives. Toutes empilées, sans croix. Et elle le prenait sur son ventre qui s'était remis à grossir. Elle le berçait les nuits où le père se levait subitement pour rôder autour de la maison. Sans fin, pour s'endormir elle aussi.

Un jour, il a demandé un loquet pour sa porte. Un loquet ou un verrou, ça n'avait pas d'importance. Puis un des frères avait sorti la chaise berçante. La mère avait voulu protester.

V

La fille se baigne dans la rivière. Elle a laissé ses vêtements dans un tas sur la rive. La jupe, le chandail et le sac. Les sandales sont en-dessous. Le chemin est escarpé pour se rendre jusqu'à la rivière: la fille emprunte toujours le même sentier entre les arbres. Il y a de la fougère partout autour. Elle doit s'agripper aux troncs et aux branches pour ne pas glisser. La résine lui colle aux mains. Accroupie au-dessus du courant, elle frotte ses paumes. En vain. C'est brun sur le bout des doigts et sur le côté des mains. Elle frotte. Puis enlève ses vêtements et les laisse dans un tas. Ce n'est plus une gamine. Son maillot est trop petit et trop rouge. Elle fait glisser la jupe sur ses hanches et retire le chandail du bout des doigts pour ne pas le tacher. Elle le tire vers le haut; le ventre se rentre et les côtes se soulèvent. Ca sent le fenouil. Elle demeure dans le cercle de sa jupe pour détacher ses sandales. Puis elle s'éloigne de ses vêtements pour aller plonger dans un bassin plus

profond. Les arbres sont immenses là où elle se rend et leurs ombres recouvrent une partie de la rivière. La fille n'est pas très jolie. Elle va de pierre en pierre avec, toujours, cette légère claudication. La hanche ou la cheville, il est impossible de savoir. Ça vient de tout le corps comme une maladresse diffuse.

Elle n'est pas plus jolie quand elle entre dans le soleil. Elle se tient debout sur sa roche, hésitante, ni femme ni garçon, puis plonge avant de tomber. Et je ne la revois plus. Elle demeure sous l'eau pendant très longtemps. Elle se laisse couler et ne remue pas. Elle joue à ne plus respirer. Seuls ses cheveux reviennent à la surface et s'évalent comme un nénuphar. J'attends. Parfois, elle met des pierres dans son sac et fait un petit noeud. Je reviens pour la voir sauter avec son sac dans le bassin. Je n'ai pas manqué une journée. Elle remonte avec son visage tout rouge et son souffle rapide. Elle fait quelques brasses et revient au centre. Prend l'eau dans sa bouche, se gargarise, avale ou recrache. Recommence. Ses cheveux se collent sur son visage et ses épaules. Elle peut rester là pendant une heure à macérer puis remonte difficilement sur la roche couverte de mousse. Ses bras et ses jambes tirent, forcent, relâchent, poussent; ils ne se reconnaissent pas, s'entraident quelques secondes et s'exaspèrent. Elle s'échoue sur la pierre rugueuse et l'odeur de fenouil revient. Les cheveux sèchent lentement; c'est la fin de l'après-midi.

Elle n'apporte jamais de serviette. Elle ne touche jamais l'eau avant d'y entrer. C'est une fille pas très jolie dans un maillot rouge trop petit. Elle retourne dans l'eau avant d'avoir complètement séché. Ca se voit dans le bout des frisettes. Elle retourne dans l'eau et nous

attendons. Quand le soleil est assez bas, ça se produit. Ça vient de très loin au début et plus ça se rapproche, plus ça s'impatiente. Candide. Candide, qu'elle crie. Bientôt, elle s'époumone au-dessus de nos têtes. C'est l'heure. L'heure de quoi. Candide, c'est l'heure. Remonte. Can-di-de. Candide recale sa tête dans le bassin et écoute les cris s'assourdir. Elle sourit, je l'ai vue une fois. Sa mère l'appelle et elle sourit de ne pas obéir. Elle fait ce qu'elle veut cette fille.

VI

À leur arrivée, le chien courait déjà parmi les bêtes, mordant les jarrets au passage et aboyant comme un vieux cabot détraqué. Le père était passé de l'autre côté de la clôture en écartant les fils barbelés et avait sifflé avec ses doigts pour le faire revenir. Ils étaient là pour faire plaisir au petit cousin. À la maison, ils lui avaient dit qu'il pourrait choisir celui qu'il voudrait et il avait demandé: vraiment, n'importe lequel? Personne n'avait répondu à cette question qui n'en était pas vraiment une. Le père s'était contenté de le faire grimper dans la camionnette en le soulevant par un seul bras: le chien aussi avait voulu monter et tout le monde s'était tassé pour qu'il ait sa place auprès de la fenêtre. C'était un soir d'août, juste avant la rentrée des classes. Ils étaient quatre, cinq avec le chien. Le petit cousin avait dû se coller contre le père et écarter les jambes chaque fois qu'il fallait embrayer. Entre le père et Jeanne, ses cuisses paraissaient minuscules, vulnérables. À l'autre bout, Romain regardait ses chaussures et pensait que le chien aurait tout de même pu monter à l'arrière, qu'il fallait toujours qu'ils aient l'air d'une bande d'imbéciles, de demeurés.

L'herbe était rase et la plupart des bêtes s'étaient couchées par petits groupes pour ruminer. Jamais le petit cousin n'avait vu autant de moutons. À vrai dire, il n'avait jamais vu de vrais moutons, que dans les livres, et il avait eu soudainement très peur de ne pas avoir assez de temps pour faire le bon choix. Un peu à l'écart, Romain, Jeanne et le père s'étaient assis sur une grosse pierre pour l'observer. Il marchait très vite malgré ses petites jambes, d'un pas fort décidé, presque arrogant, et ne s'était pas retourné pour voir si on le suivait. Il s'était dirigé tout droit vers le premier mouton qu'il avait remarqué et lui avait donné un coup sur la hanche avec le bout du pied afin qu'il se lève. Le mouton n'avait pas bougé. Le gamin avait frappé plus fort, dans l'abdomen, puis le chien était arrivé à l'assaut. L'animal avait alors remonté les pattes de derrière et ensuite, plus péniblement, avait déplié celles de devant: il se tenait debout sur ses pattes grêles et tremblotantes. Le chien n'avait pas cessé de japper et le mouton s'était mis à bêler en sortant la langue comme si on l'étranglait. Le gamin n'avait pas vraiment aimé. Ni les genoux galeux ni le ventre trapu planté au-dessus. Ça ne pouvait pas être aussi laid un mouton. C'était gentil un mouton: c'était tout blanc. Il devait être tombé sur un malade ou un vieillard. Le petit cousin était reparti dans une autre direction et la bête s'était recouchée un peu plus loin.

Sur la roche, Romain avait dit qu'il n'arriverait jamais à choisir et s'était mis à couper l'air avec les forces. C'est qu'il voulait un mouton tout blanc, tout propre, pour ses bas. Il en voulait un bien joyeux, qui faisait des gambades, sautait dans les buissons, n'avait pas peur du loup. Et il l'avait trouvé, son mouton, à l'ombre près de la clôture qui longe la forêt. Il broutait, seul, une petite touffe de millet. Tout de suite, il lui avait plu et il s'était

mis à le suivre dans tous ses déplacements. C'était encore un agneau, ou plutôt, une agnelle: elle était plus courte que les autres et ses pattes de derrière s'affolaient toujours un peu à chaque début de course. L'enfant l'avait suivie de la clôture jusqu'à la colline, de la colline jusqu'au talus, du talus jusqu'à la clairière, de la clairière jusqu'au ruisseau et, penché au-dessus du léger courant, avait victorieusement crié que c'était lui, qu'il l'avait trouvé, qu'il fallait le tondre tout de suite.

Le chien s'était remis à japper en courant dans tous les sens et Romain avait grogné tout bas une méchanceté que le père avait feint ne pas entendre. Jeanne avait tenu les pattes d'en avant et le père celles d'en arrière. C'était la première tonte et la bête était figée de peur. Le petit cousin s'empressait de mettre chaque bout de laine dans une grande poche afin de ne pas perdre un seul poil. Tous étaient joyeux, sauf le mouton. Les coups de ciseaux de Romain étaient très rapides et, par manque de délicatesse, une petite entaille avait été faite dans le repli de la cuisse. Le père avait remis le mouton sur ses pattes et le cousin l'avait enlacé avec fougue avant qu'il ne s'enfuit, ridiculement nu, gêné, rejoindre un petit clan qui broutait indifféremment. Quelques gouttelettes de sang avaient taché la laine qui traînait sous l'animal. Le gamin avait tout ramassé et avait insisté pour s'installer à l'arrière du camion avec la poche de jute. Jeanne aussi y était montée. Ils s'étaient couchés sur le côté et avaient glissé leurs bras à travers la laine: la camionnette était repartie. En route chez la filandière, ils s'étaient profondément endormis dans les poux, les graterons et le suint.

* * *

Prendre une brebis et la tondre. Puis l'étreindre de toutes ses forces. Apporter la laine à une vieille femme. A une mamie derrière un rouet. Mettre les chaussons. Remettre les bottes. Voilà un joli souhait.

VII

Un tracteur neuf. Tout vert de peinture laquée. Dans sa cour. A l'autre. Dans la bouche du père, derrière les lèvres serrées, des blasphèmes à faire craquer l'émail des dents. Un tracteur tout neuf tout vert. Chez le sacripant. Trouver quelque chose, vite. La première chose qui ose bouger et lui foutre un bon coup de pied.

VIII

Il marchait devant moi et ses pantalons traînaient dans la boue. Je portais une jupe. À chaque balancement des bras, son seau cabossé grinçait. En m'apercevant en haut de l'escalier, il avait dit que je ne pouvais pas porter de robe. Pas aujourd'hui. Puis il avait dit que nous n'avions pas de temps à perdre et j'avais gardé la jupe. Les champs étaient tièdes. Je cueillais des fleurs de trèfles, beaucoup, et me délectais de leur suc dans ma bouche. J'aurais bien aimé qu'il me tienne la main ou qu'il me laisse porter le seau. Mais j'allais tout échapper. Mes mains étaient trop petites. J'étais trop petite. Et trop lente. Il s'était retourné

pour me crier quelque chose de court, quelque chose de dur.

Il devait toujours me faire promettre. Il avait lui-même plongé le seau de fer dans le ruisseau. Il connaissait l'endroit depuis quelques jours déjà. C'était un ruisseau pas très large, sans fort courant: presque une mare. Il avait avancé un de ses pieds dans l'eau et avait penché le seau de façon à ne pas recueillir le limon. Puis l'avait déposé à mes pieds. Il fallait attendre que l'eau soit moins troublée pour voir. Des petites bestioles qui nageaient, sans arrêt. Par centaines. Certaines avaient de timides pattes, d'autres, deux minuscules queues. C'était laid. C'était amusant. Maman n'aurait pas aimé.

Des têtards. Ce sont des têtards, la petite. J'aimais bien leur nom. Il y a une grenouille cachée dans la boue et elle pond des oeufs transparents. Il avait pris ma main et y en avait déposé deux. Les grenouilles donnent des verrues, pas les têtards. Il tenait mon poignet pour ne pas que je recule. C'était gluant. Ca bougeait. Il fallait que je tienne les doigts bien serrés pour ne pas qu'ils glissent. Je n'ai plus senti sa main sur mon poignet. Il me regardait. Ca tortillait dans le creux de ma main. J'ai tout laissé tombé, dans l'herbe haute. Sale conne, sale petite conne.

IX

Sous sa robe de coton froissée, de tous petits seins ont commencé à pointer. Ils sont apparus un matin avec le printemps, timides, sous ses doigts aux ongles carrés. Ils sont

arrivés en même temps que les idées étranges dans la tête. Dans un coin de sa chambre d'enfant, des pensées aussi sournoises que le loup des steppes sont entrées sans frapper. Elles n'ont eu qu'à pousser légèrement une porte mal équarrie et à s'installer sous les couvertures. Elles n'ont plus jamais voulu repartir. La fillette a traqué ces images comme de la vermine. Elle a voulu les noyer au bout de ses bras; les ensevelir sous le poids de sa honte. Puis un soir, elle n'a plus insisté. Et elles lui ont laissé cette chaleur entre les jambes avant de s'endormir.

Les frères ont remarqué. Sous le chemisier et dans le coin de l'oeil. Ils ont été témoins du ravissement de leur soeur. Ils ont entendu la mère dire que le bain était maintenant trop petit pour les trois. Ils ont vu, c'est tout. Ils ont voulu gueuler, mais ils n'ont rien dit. Quelqu'un leur avait volé quelque chose qu'ils ne possédaient pas. Depuis, ils ont pris l'habitude de la regarder de loin et de la contourner comme un animal de foire. Ce n'était pas cette fille qui, jadis, avait partagé leurs jeux. Et ils ont appris à cracher. Sur les arbres et entre les barreaux. Très loin. Jusqu'à ce qu'ils ne la voient plus assise devant eux à table. Elle et ses mains qui remuent trop pour rien. Ils l'ont oubliée, puis avec leur carabine sous le bras et leurs quelques plombs dans les poches sont repartis tirer sur les sottes hirondelles.

Seule, le dimanche, elle met sa robe avec de minces bretelles, traverse les champs et les futaies, et va s'asseoir à la croisée des chemins. Là-bas, elle regarde les voitures passer lentement devant elle. Toutes ces charmantes familiales remplies de gamins qui

chantent sur la banquette arrière. Des chansons qu'elle ne connaît pas. Derrière le volant, les hommes sourient aux femmes et les femmes sourient aux enfants. Chacun à leur tour, les fugueurs d'un jour pointent les maisons qu'ils croisent et lisent les noms sur les boîtes aux lettres. Il sont heureux de rouler dans la poussière. Mais devant la jeune fille, ils ferment leurs grandes bouches de citadins. Ne sont plus que des pantins. Parce qu'elle est belle et qu'eux aussi ont peur. Ils roulent sur la poussière et vont faire leurs pique-niques plus loin.

Elle attend; assise sur sa pierre plate, comme une sirène. Comme une héroïne qu'elle rencontrera sur une page quelques années plus tard. Elle attend une Volvo et un homme aux cheveux noirs. Elle gratte les plaies que lui ont faites les buissons et ne voit pas le sang qui sèche à nouveau sur ses jambes. Elle attend cet instant où il s'arrêtera pour la laisser monter. A lui, elle racontera ce qui se passe derrière les briques de ces maisons. Elle lui parlera du bruit des enfants qui se lèvent la nuit et qui tâtent les corridors du bout des doigts. Des mères qui pleurent au-dessus des berceaux. Il l'écouterà sans la regarder. Elle lui dira qu'ici les chats ne mangent qu'une fois la semaine et qu'ils ont les griffes acérées. Que sur leurs langues rêches transpire un venin. Elle s'inventera un nom et ne lui demandera pas le sien. L'homme sera beau et connaîtra les mots les plus majestueux. S'il ne vient pas aujourd'hui, elle l'attendra mieux la semaine suivante. Elle lui parlera des tisons qui se cachent dans son ventre. Non, elle ne lui en parlera pas. Elle lui demandera de tourner à droite pour ne pas passer devant la maison de ses parents.

X

Mon frère a gravé son nom dans le bois du banc. Le mois dernier, avec une épingle. Papa ne le sait pas. Je ne lui ai pas dit. J'ai promis.

Il n'écoute jamais, mon frère. Il n'écoute jamais ce que le prêtre dit. Il joue avec ses doigts à des jeux qu'il ne connaît même pas. Il les tourne, il les plie. Il les presse contre le bois jusqu'à ce qu'ils deviennent tout blancs. Puis rouges. Puis il recommence avec l'autre main.

Parfois, je regarde les statues. Fixement. Jusqu'à ce que mes yeux brûlent. Jusqu'à ce qu'elles vivent. Mais elles ne parlent pas. Jamais. Et je prie plus fort.

Puis il y a la dame au petit chapeau. Avec deux plumes vertes. Et une bleue. Elle remue la tête et cache le prêtre. Avec ses trois plumes. Elle est si près. Quelques cheveux sont tombés sur le col de son manteau de feutre. Et il y a toujours sa nuque nerveuse, ses petites secousses. Et ses boucles serrées, grises. Je lui ferais sauter les plumes, avec un revolver. Peut-être même toute la tête. Il y aurait des cris. Puis un silence. Tous me regarderaient. Je partirais.

XI

Debout sur un monticule de pierres, le rouquin vise le noeud d'un arbre. Il cligne les yeux et fait rouler le caillou entre son pouce et son index. Sous les ongles, toujours cette mince ligne grise. Le caillou se perd dans les feuilles; il plonge sa main droite dans sa poche, recommence. Son compagnon est assis un peu plus loin. On entendrait les cloches du village voisin s'il ne parlait pas si fort. Les petites côtes de velours se sont effacées sur ses genoux. Il répète qu'il ne ment pas, que c'est son frère qui lui a dit. Le rouquin rate la cible. Il se retourne et le menace d'un projectile. Si tu mens, je te crève un oeil. L'autre jure à nouveau en posant sa main sur son coeur.

Elle habite dans une vieille cabane en tôle. De l'autre côté du village, au bout d'un rang où personne ne va. Sauf les chasseurs à l'automne. On ne peut pas la voir du chemin. Il faut traverser une partie de la forêt. Il n'y a pas de sentiers qui se rendent à sa porte et parfois les nouveaux prennent même plusieurs jours à la trouver. Certains n'y sont jamais parvenus. C'est qu'ils ne la méritent pas. On dit qu'une odeur très forte se dégage de la baraque. Comme celle de cornes qui brûlent. Alors on sait qu'elle n'est plus loin. Il suffit de la suivre: elle prend là, dans le ventre, et nous conduit jusqu'à sa porte. Une minuscule porte au loquet couvert de rouille. Souvent, plusieurs hommes attendent sur le seuil. Ils fument en silence ou se collent contre la porte pour écouter. Ils disent entendre le bruit de pierres lancées dans un puits. Des pierres jetées de très haut qui ricochent sur les parois avant de tomber dans l'eau. Les novices ont souvent peur. Ils courent vomir derrière les

arbres et font sourire les vieux. Moi, je n'aurais pas la nausée. J'attendrais debout avec un présent sous le bras.

Le rouquin rigole. Il avance vers son ami en faisant cliqueter les pierres dans sa poche. Il s'assoit à quelques pas de lui, vérifie l'herbe et s'étend.

J'irais la voir un jour de pluie et j'attendrais debout avec un présent sous le bras. Mon frère dit que ceux qui sortent de la cabane n'ont plus de regard. Ils ont des yeux, mais plus de regard. Ils marchent jusqu'à leur maison avec une grande tristesse entre les jambes. Puis ils reviennent quelques temps plus tard. Ils reviennent par centaines. Elle ne bouge pas de son lit; elle les attend. Certains croient que c'est son frère qui a construit cette bicoque. Ils racontent qu'il se faufile entre les hommes, qu'il les regarde et les déteste. Ils disent qu'il a la même odeur qu'elle et qu'il rôde longtemps autour de la cabane sans jamais y entrer. D'autres jurent l'avoir entendu pleurer sous le lit comme une pauvre bête punie.

L'autre demande si le frère tue les hommes qui vont la voir. S'il se cache dans les fougères et les attrape par les jambes au retour. Il veut savoir s'ils reviennent tous vivants.

Le garçon répond qu'il ne sait pas tout. Après leur visite, certains hommes ne veulent plus rentrer chez eux. Ils ne pensent plus qu'à elle et à ses jambes d'étau. Ils se prennent la tête entre les mains et serrent bien fort pour en faire sortir son image. Il y en a un qui a erré pendant des mois dans la forêt. Il a oublié sa femme et ses enfants: il a même

oublié sa mère. Il a traîné ses pieds autour de la cabane en espérant la revoir bientôt. Mais lui, elle ne l'a plus laissé entrer. Du creux de son lit, elle l'a entendu tirer les petits clous des murs de sa maison. Il a approché son visage blême devant les trous et a regardé. Mais il n'a rien vu. Il a posé ses mains contre la tôle et a plissé les yeux. Il a piétiné la terre d'impatience, s'est levé sur la pointe des pieds, s'est essuyé le front. Lorsqu'il s'est retourné, tous ont pu voir que ses prunelles avaient été lessivées. Le malheureux s'est éloigné à tâtons dans les bois et on ne l'a plus revu. Il s'est accroché à un arbre et s'est bercé dans ses jérémiades jusqu'à ce qu'il s'endorme. À l'aube, ceux qui ont attendu toute la nuit ont été réveillés par un bourdonnement qui s'infiltrait entre les arbres. Ils n'ont pas ouvert les yeux car ils savaient que c'était lui. Le condamné qui avait désormais peur du matin. Cet homme qui se frottait les yeux et ne voyait toujours rien. Il se lamentait la figure contre l'écorce, répétait des paroles que lui seul semblait comprendre. Son murmure sourd s'est élevé lentement et a envahi toute la forêt. Ses plaintes surgissaient de tous les côtés comme s'il s'était multiplié pendant la nuit et se répondaient d'est en ouest, emportées par le vent. Sa voix suppliait et tourmentait la cabane. Le psaume du proscrit. Se hissait à la cime des arbres, se soutenait douloureusement et retombait aussitôt laissant les hommes couchés avec les poings serrés et un noeud dans le ventre. Puis un matin, plus rien. Personne ne sait vraiment ce qui s'est produit. Personne ne parle, mais tous croient que c'est le frère qui l'a retrouvé et qui lui a serré la gorge bien fort pour faire cesser ses sanglots.

Le rouquin hoche la tête. Il dit que ça ne se peut pas: que c'est impossible. Il ajoute qu'il n'y a pas de frère et pas d'aveugle. Et surtout pas de femme allongée dans une cabane.

Il dit qu'ils ne sont que des rêveurs, des menteurs. Toi et ton frère. Il ne sait pas pourquoi il reste là à l'écouter. Il ferait mieux de partir. Je vais rentrer, je crois.

Son compagnon hoche la tête à son tour. Dans la forêt, de l'autre côté du village, il y a une cabane en tôle avec une petite porte rouillée. Derrière cette porte, une femme est couchée dans un lit de camp. Sous elle, un mince drap de coton blanc élimé. Elle ne parle pas. Jamais. Personne ne connaît son nom. Un homme a dit qu'elle les avait tous, mais que plusieurs lui en choisissent un bien joli à leurs oreilles. Elle ne parle pas. Les hommes posent leurs vêtements sur un crochet et rangent leurs chaussures sous une chaise. Elle les regarde se dévêtir. Ils enlèvent leurs chandails, leurs pantalons et leurs chaussettes. Leurs montres, leurs sous-vêtements. Et ils savent qu'elle est là, derrière eux, et qu'elle les observe. Qu'ils n'ont plus qu'à se retourner pour la voir, enfin. Étendue, nue, la tête posée sur un oreiller presque plat. Ils n'ont plus qu'à baisser les yeux pour voir ses épaules arquées où ils iront à leur tour s'agripper. Puis les articulations érodées, visibles sous la peau si fine, qui iront frapper le fond de leur coque à chaque mouvement. Son petit corps disloqué qui ne se cache plus. Là, devant, pour eux. Et le haut de son sexe, lisse, creusé à la pierre ponce. Ils ne pensent plus et ne savent plus. Ils s'enfoncent et la laisse tout prendre dans la plus grande prière.

L'autre gamin écoute. Attend. Moi, j'irai un jour de pluie et je fermerai les yeux pour ne rien manquer.

XII

Je me souviens avoir suivi ces haies qui séparent les champs. Je les ai longées pendant plusieurs milles sans jamais rencontrer personne. Ça grouillait entre les branches. J'ai marché très longtemps en me demandant si j'avais trop peur pour regarder. Parfois, les branches étaient très hautes. Par-dessus ma tête. Je traînais mes pieds dans l'ombre et laissais mon bras gauche frôler les feuilles et les épines. À l'orée d'un bois, j'ai englouti une poignée de baies en me demandant si elles étaient empoisonnées. Elles étaient jolies, bien rouges. Leur suc avait taché mes mains. La couleur s'infiltrait dans les lignes et sous les ongles. Je me suis empressé d'en frotter un peu sur mes pommettes et j'ai essayé de penser à une chanson. Les baies m'ont donné un léger mal au ventre. Une toute petite colique qui vous étrangle les boyaux par secousses. Je ne me suis pas assis pour attendre que les douleurs cessent. J'ai accéléré le pas et marché du côté du soleil. J'ai finalement trouvé une comptine dont j'avais oublié les premiers mots. J'ai essayé de penser à une chanson que j'aurais pu chanter très fort. L'air de la comptine n'a pas voulu s'effacer. Elle est restée là à tinter entre mes oreilles comme un trousseau de clefs dans des pantalons trop grands. Bien vite, elle avait contaminé toutes les pensées qui émergeaient et j'ai dû enfouir ma tête dans les buissons pour la faire taire. Il y avait un mulot et je me suis demandé s'il me suivait depuis longtemps. Il avait l'air pressé et ne s'est pas arrêté pour me regarder. J'ai eu très envie de lui écraser la queue pour voir s'il allait crier. Mais je ne voulais pas remuer de peur que la comptine revienne; je la sentais encore très près, embusquée sous les cheveux contre ma tempe. Je ne sais pas combien de temps je suis demeuré planté là comme une vigne à

écouter le bourdonnement parmi les feuilles. J'attendais quelque chose qui aurait pu ressembler à une révélation. Il faisait frais. Ç'aurait pu se produire. Quand j'ai ressorti ma tête de la haie, la lumière du soleil était inquiétante. J'ai repris ma route en marchant très rapidement et j'ai croisé un lièvre mort, étendu de tout son long, au pelage bigarré. J'ai dû l'enjamber et ça m'a un peu contrarié. Je suis revenu sur mes pas. J'ai soulevé la petite bête et l'ai mise dans ma poche pour me réconforter. Une de ses pattes dépassait et se cognait contre ma cuisse. J'ai glissé ma main dans ma poche et je l'ai flattée. Nous avons rencontré un échelier puit un petit pont de pierre sous lequel la rivière n'était plus qu'une rigole. Je me suis assis sur le garde-fou, j'ai serré le lièvre bien fort et j'ai regardé tout autour pour m'assurer que j'étais bel et bien perdu.

XIII

J'ai battu le chien en sortant du fossé. Je lui ai donné trois grands coups dans les flancs pour qu'il se taise. Il s'est enfui en courant à travers les champs et m'a laissé seul au bord de la route. Je suis resté immobile pendant quelques secondes, puis je suis redescendu en écartant l'herbe avec mon bâton. Et je l'ai vue.

J'ai repris le chemin de terre qui mène jusqu'à la clairière. L'écho des plaintes du chien devenait insupportable; j'aurais voulu me mettre à courir pour le rattraper. J'aurais voulu rentrer me coucher à la maison. Mais je me suis rendu à l'enclos et j'ai compté les bêtes. Comme à chaque soir: une par une, des dizaines de fois. Je n'ai pas vu le petit

dernier, celui aux pattes si frêles. J'ai pensé à un loup, à un renard. J'ai sauté par-dessus la clôture et traversé le troupeau pour le trouver bêlant derrière sa mère. Je lui ai tapoté la tête et le vieux malinois est revenu à mes côtés.

Je n'ai pas dormi cette nuit-là. J'ai attaché le chien à un piquet près de la grange et je me suis bercé dans la noirceur de la cuisine. Je ne sais pas pourquoi j'ai attendu l'aurore pour retourner au fossé. J'ai ouvert toutes les fenêtres et j'ai écouté le vent faire craquer les murs autour de moi. Vers deux heures, un camion bleu est passé très lentement dans le rang. Ses phares étaient faibles et la radio jouait à peine. Deux voix semblaient se disputer. J'ai pensé qu'ils allaient arrêter; qu'ils étaient venus la chercher. J'ai cessé de me bercer. Le véhicule n'a pas ralenti.

J'ai refait le trajet des milliers de fois dans ma tête pendant la nuit et je me rappelais exactement où je m'étais arrêté la veille. L'herbe était encore un peu foulée et la rosée si forte que le bas de mon pantalon a vite été mouillé. Un instant, j'ai eu peur de la déranger. Je ne suis descendu que de quelques pas et je l'ai vue immédiatement. Sa peau était pourpre et ses cheveux emmêlés dans les chardons. Je lui ai dit que c'était moi, moi le berger, l'homme avec le chien. Je lui ai dit que j'étais revenu la voir et que j'allais demeurer un peu à ses côtés. Je lui ai dit qu'elle était morte. Puis j'ai cessé de parler, par politesse.

Un ruisseau s'était formé dans la tranchée et coulait librement sous elle. Je crois que l'été s'est terminé là, dans ce fossé, le matin de notre deuxième rencontre. Dans toute la

campagne, il n'y avait plus que cette petite jupe verte baignant dans l'eau. Et ces jambes si minces et si longues. Ces jambes d'inconnue jetée sur les pierres et la broussaille. Ces orteils en forme de petits marteaux. J'aurais voulu savoir son nom. Tout le bas de son corps semblait s'être légèrement replié dans un dernier souffle de pudeur. En voyant ses genoux écorchés, j'ai eu la certitude qu'elle devait porter le nom d'une sainte et j'ai dit Eulalie, tout bas, pour la rassurer.

Je suis revenu la voir à chaque jour. J'ai sorti mon veston gris du placard pour être un peu plus élégant. Je l'ai regardé bien longtemps pour qu'elle me raconte sa vie. Et j'ai su qu'elle allait danser le vendredi soir avec ses copines. Qu'elle vivait dans un minuscule appartement; un tout petit cube ensoleillé qu'elle payait avec ses pourboires. Eulalie cachait de l'argent dans un bocal en pensant aux prochaines vacances et mettait des souliers un peu plus hauts pour ses sorties. Tour à tour, j'ai interrogé les plaies et les contusions. J'ai vu un étroit corridor et un très grand escalier. J'ai entendu des portes claquer et un voisin grommeler dans son sommeil. Quand la honte me montait aux joues, je partais en silence en prenant toujours bien soin de replacer l'herbe derrière moi.

Le dernier jour, je me suis rendu au village pour acheter les journaux. L'air sentait l'orage et les gens s'empressaient de rentrer les vêtements qui séchaient sur les cordes. J'ai pris tous les journaux qui restaient au bout du comptoir et j'ai demandé à la marchande s'il n'y en avait pas d'autres. Elle m'a souri étrangement et m'a dit que non, que c'était tout ce qu'il y avait. Elle chercha un sac de plastique et n'en trouvant pas flanqua une taloche

derrière la tête d'un de ses fils afin qu'il s'empresse de me servir. Ses gros yeux plantés dans son visage rougeaud ne m'ont pas quitté jusqu'à ce que je monte dans ma voiture. J'ai vite pensé qu'elle se doutait de quelque chose et je me suis aussitôt promis de recommencer à dormir la nuit.

À mon retour, j'ai feuilleté chaque page des journaux. J'ai examiné toutes les colonnes jusqu'à ce que ma table et mes doigts soient complètement noircis. Je voulais savoir si personne n'attendait Eulalie. Un parent, un ami, un mari peut-être. Je voulais savoir si je pouvais la garder encore un peu, du moins jusqu'au jour où elle partirait d'elle-même avec le ruisseau. Mais rien. Personne. On l'avait déjà oubliée. Je suis retourné lui tenir compagnie sous l'orage. Je ne savais pas qu'elle me faisait ses adieux. Sa peau se tendait et se collait aux os, prête à fendre à la première bourrasque. Ses articulations devenaient proéminentes. Sa chemise entrouverte laissait voir son corps émacié où les côtes se détachaient les unes des autres. J'ai écouté la pluie s'abattre sur elle comme une musique de maigreur. Au loin, les clarines du bétail semblaient lui répondre. J'ai fermé les yeux pour mieux entendre. Couchée dans son lit d'épines, Eulalie jouait sa propre marche funèbre.

De retour à la maison, j'ai enlevé mes vêtements pour les faire sécher sur les chaises de la cuisine. J'ai pris quelques feuilles de journaux et les ai glissées dans mes bottes pour pouvoir les porter le lendemain. En relevant la tête, j'ai aperçu une série de voitures s'engager à vive allure dans le rang. Des voitures blanches et jaunes. Elles sont passées devant ma maison et se sont arrêtées un peu plus loin. Des policiers sont descendus et se

sont éparpillés des deux côtés de la route. Un des hommes a crié aux autres pour qu'ils viennent le rejoindre. J'ai remis mes vêtements mouillés et je suis sorti sans refermer la porte. Il l'avait trouvée. Je ne suis pas allé les rejoindre au bord du fossé. Je savais ce qui allait se passer. Je suis resté au bout de la galerie et j'ai attendu qu'ils la sortent de la tranchée. Un jeune officier est remonté le visage tout blanc et a vomi entre les voitures. Un autre homme a souri, lui a tapé sur l'épaule et est remonté dans son véhicule. Derrière lui, sur la banquette, la marchande et son fils attendaient. La matrone a posé un regard dur sur son gringalet pour qu'il cesse de pleurnicher. Elle l'aurait giflé si ses mains n'avaient pas été liées.

Lorsque le cortège est reparti, le fils secouait encore les épaules. La pluie avait diminué. J'ai pensé aux moutons que je n'avais pas rentré pour l'orage. Je suis retourné chercher mon bâton dans le vestibule. En refermant la porte, j'ai entendu le chien gémir au bout de sa corde et j'ai cru que c'était moi.

XIV

Je n'avais jamais vu un homme prier. Je veux dire vraiment prier. À genoux dans un coin avec dans la position du corps cette espèce de ferveur qui vous interdit de bouger. Jamais. Tombé comme si quelqu'un lui avait cinglé les jarrets avec une sangle ou tout simplement tranchés avec la lame d'un canif. Il était là et je l'ai regardé. J'ai eu honte, je crois. Il ne savait pas que je me tenais à quelques pas de lui. J'aurais pu m'avancer

lentement et lui toucher. J'aurais pu. Presser légèrement l'épaule musclée. Mais je suis resté debout à le regarder. Il se balançait comme s'il avait eu mal, presque imperceptiblement, paralysé par une douleur aiguë. Son front venait effleurer le mur devant lui. Le mur sur lequel je m'appuyais pour l'observer. Sale jusqu'au rebord des fenêtres; ébréché par les ruades et les coups de balai. Son front venait s'y poser pendant une seconde et s'en écartait aussitôt. Lorsque j'ai reculé pour partir, j'ai senti quelque chose de dur se coincer sous ma semelle. J'ai eu peur du bruit. Il se serait levé et le malaise aurait été insupportable. J'ai maintenu mon pied dans le vide et j'ai pensé l'air est cru. Je sentais les naseaux des bêtes contre mon bras, leurs souffles humides, réguliers, s'infiltraient par la manche de mon manteau. J'ai pensé il va arrêter, je vais arrêter, je suis stupide, et j'ai vu sa main toujours posée sur le seau.

Je crois que s'il avait eu les mains jointes ç'aurait été moins pire. Mais il y avait celle-là, énorme, crispée sur l'ourlet du seau métallique. Il avait laissé ses gants dans la laiterie. Je les avais vus sur un bidon en entrant. J'avais vu aussi sur la porte un calendrier retenu par une punaise enfoncée de travers, tout barbouillé par les mouches. La feuille du dessus n'indiquait pas le mois présent et j'avais voulu l'arracher. Aucune inscription n'y figurait. Il n'y avait pas de poubelle et j'avais été étonné. J'aurais pu en faire une boulette et la glisser dans mes poches. Mais il y avait ces gants sur le bidon, posés soigneusement l'un sur l'autre, et j'avais poussé la porte avec mon pied. Deux vaches léchaient la même face d'un bloc de sel. Parmi tous les bruits bovins, je pouvais entendre leurs langues râpeuses se frotter et avaler. J'ai redéposé mon pied engourdi par terre. Je ne sais pas

pourquoi je suis resté à le regarder, lui. Parce qu'il était vieux. Plus vieux que moi. Parce qu'il faisait froid et qu'il avait roulé ses manches jusqu'aux coudes en deux rouleaux inégaux. Et que j'avais honte. De lui ou de moi, je ne sais plus. Il s'était laissé tomber sur la paille souillée, trop faible. Ses lèvres remuaient parfois comme si quelque chose le secouait de l'intérieur. Elles étaient sèches et un sillon creux traversait celle du bas. Une des deux vaches s'est mise à laper dans son abreuvoir. Des mouches mortes s'étaient empilées entre les châssis, mais leur bourdonnement n'avait pas cessé. Je n'avais jamais vu ça. Ça. Un homme prier comme une femme dans un coin. J'aurais pu poser mon index sur son épaule et l'écraser. Un reflux amer a envahi ma gorge comme celle d'un nourrisson. Et j'ai cru que si je le touchais nous ne nous serions plus jamais relevés.

Je me suis éloigné à reculons. J'aurais marché plus vite si le ciment n'avait pas été aussi mal équarri. Une fois de retour dans la laiterie, j'ai fouillé mes poches pour trouver mes clefs et j'ai regardé la porte où se trouvait le calendrier. Elles n'y étaient pas et le calendrier n'était pas de cette année. J'ai ouvert mon sac. Rien: je les avais laissées dans la voiture. En mettant le contact, j'ai regardé une dernière fois et j'ai aperçu sa forte silhouette dans la dernière vitre de l'étable. Puis je l'ai vue traverser toutes les autres. Une à une, rapidement. Comme un homme en retard.

XV

Ils auraient pu facilement se rendre jusqu'aux pacages à pieds: ils auraient marché

pendant une vingtaine de minutes, trente tout au plus. Mais ce soir-là, le père était de bonne humeur et avait eu envie d'une balade. Il avait roulé plus lentement qu'à l'habitude comme s'il cherchait dans ce rang qu'il empruntait à chaque jour quelque chose qu'il n'avait jamais remarqué. Avant d'arriver à la grande côte, le chien avait sorti la tête par la fenêtre et ses oreilles battaient au vent. Le père avait débrayé en s'engageant dans la pente et était passé au neutre. Pour faire plaisir aux enfants. Il avait lâché les pédales et avait laissé sa vieille bourrique dévaler la pente en grinçant de tous les côtés. Même Romain avait levé les yeux tant ils roulaient vite. Au milieu du trajet, la camionnette avait croisé le vieux garçon qui faisait sa promenade comme après chaque souper. En le reconnaissant, le père l'avait salué en dépliant les doigts qui tenaient le volant. Le vieux avait souri en retour et, en descendant sur le bord du fossé pour éviter le gravier projeté par les pneus, avait pensé que le père avait l'air bien joyeux ce soir-là. Et c'était vrai. On aurait pu dire que c'était bien, là, juste là, que c'était presque heureux, à ce moment même où la camionnette descendait la côte à toute allure et que l'air des soirées d'août se faisait de plus en plus frais.

XVI

Je frappe de nouveau à la porte du presbytère. Et je supplie qu'on me laisse entrer. Qu'on me laisse entrer pour l'amour de Dieu. Je me colle contre la porte. Je veux qu'ils entendent mon ventre se vider de ses eaux. Qu'ils respirent l'odeur du travail qui coule entre mes cuisses.

J'entends le souffle du prêtre contre la porte. Contre moi. Je sens son haleine de muet. Je sais qu'il a la main sur la poignée. La servante aussi me regarde. Elle rit par-dessus son épaule. Elle rit de moi et de mon ventre: elle dit qu'il est trop gros, que je vais éclater. Le prêtre la repousse violemment et lui frappe la tête contre le mur. Il lui crie de retourner à la cuisine, qu'il veut rester seul à m'observer. Mais la servante s'esclaffe de plus belle. A l'autre bout du corridor, ses talons retentissent dans l'escalier de bois. Elle monte en courant comme une estafette sans jamais atteindre l'étage. Ses pas se multiplient entre les planches en une horde de sabots. La servante piaffe et ne s'essouffle pas. Elle entre dans une pièce minuscule et me regarde à travers un oeil-de-boeuf. Elle me demande en huchant qui est le père de mon enfant. Mes ongles s'enfoncent dans le bois de la porte. Je ne sais pas. Je ne suis pas la mère de cet enfant que je porte.

Mes jambes tremblent de douleur. Mon sexe se déchire un peu plus à chaque contraction. Je ne reconnais plus mes mains et ce ventre énorme. Le village s'est réveillé. Les vieilles ouvrent les lumières et des blasphèmes s'échappent des judas. Qu'on fasse taire la femme qui gémit sur le paillason pour l'amour de Dieu. Le prêtre demeure muet. Pour la première fois, il a peur. Il a peur de cette vie qui remue sur le tapis sale. De cet enfant-taupe qui repose entre mes jambes maculées.

Je demande au prêtre de m'apporter un peu de savon. Ma robe est tachée: il sera bientôt deux heures, je dois partir. Il ne bouge pas. Sa main est toujours sur la poignée. Il pleure, je crois. Il murmure. il dit qu'il regrette de m'avoir laissé accoucher devant sa porte.

Il dit qu'il n'avait pas besoin de cela, que le village allait jaser. Du haut de l'escalier, la femme gueule que je devrais allaiter mon avorton. Le prêtre hoche la tête; pour une fois, la mégère a raison. Mais je ne peux pas. Pardon, mon Père, mes seins sont vides.

Je redemande au prêtre qu'il m'apporte du savon. Je froterai le tapis aussi. Promis. Puis je partirai sur la pointe des pieds. Le prêtre sanglote pour de bon. Ses pleurs couvrent ceux du nouveau-né. Il me demande si je vais emporter l'enfant. Je lui réponds que non, que je ne peux pas. Que l'enfant est orphelin. Je lui assure de ne pas s'inquiéter, que tout ira bien. Qu'il peut aller se recoucher.

XVII

Elle lui a dit qu'elle ne l'avait jamais aimé. Elle le lui a répété deux fois avec toute la placidité des grandes dames et a rangé les derniers ustensiles dans le tiroir d'en haut. De l'autre côté du chemin, Monsieur et Madame F. revenaient de la messe avec leurs petites filles aux nattes bien serrées. Il n'a pas bougé de son fauteuil, le mari. Il ne s'est pas retourné. Ses gros doigts ont sorti un paquet de tabac de la poche de sa chemise et une pipe en bois culottée. Il attendait une autre phrase, d'autres mots.

La femme s'est appuyée contre la porte et a regardé les voisins descendre de leur voiture. C'était un dimanche de juillet et les chiens dormaient sous les galeries. Elle aurait bien aimé savoir conduire ce jour-là. Elle aurait pris les clefs de la grosse voiture bleue et

en aurait ouvert les deux fenêtres. Ses cheveux se seraient emmêlés dans le vent. De gros noeuds de gamine qui pleure sous le peigne. Elle aurait ralenti devant la maison du marguillier et aurait donné trois longs coups de klaxon. Puis elle aurait roulé jusqu'à une station-service et aurait demandé le plein. Le plein s'il-vous-plaît. Elle aurait laissé un pourboire au garçon. Avant de repartir, elle aurait acheté de longues cigarettes qu'elle aurait jetées par-dessus bord une fois terminées. Elle ne savait pas où elle serait allée. Ce n'était pas important. Elle aurait eu un goût de menthe dans la bouche. Elle aurait roulé très vite.

Le mari a toussé dans le salon. Il n'a jamais voulu consulter de médecin. Et il tousse. Le matin, le midi et le soir. Toujours cette toux grasse qui semble ne jamais vouloir se terminer. Il tousse la nuit parce qu'il ne sait plus rêver. Et sa toux de vieux moteur remplit chaque pièce de la maison. Il se cache derrière sa fumée, ramone sa pipe avec son index brun puis râle pour signaler qu'il n'est pas mort. Le front toujours collé contre la vitre, la femme lui a murmuré qu'elle le détestait. Elle s'est dirigée vers le salon et s'est mise à fouiller parmi les disques.

A l'autre bout du chemin, la femme pouvait toujours entendre l'orchestre de swing jouer à tue-tête. Elle l'imaginait dans son fauteuil, enterré sous la musique. Riait presque. Elle l'avait quitté. Elle lui avait fait ses adieux et avait tourné le volume au maximum. Elle avait claqué la porte deux fois pour être certaine. Maintenant, elle pouvait aller où bon lui semblait. A gauche ou à droite. Ou tout droit à travers les champs si elle voulait. Tout droit jusqu'à la mer. Prendre un paquebot, un voilier, un radeau et poursuivre sa route de l'autre

côté. Elle se serait mise à courir si elle avait porté de meilleures chaussures. Elle aurait sauté par-dessus les clôtures et les barbelés si elle n'avait pas eu ces petites mules dans les pieds.

En s'engageant à gauche dans le rang, son coeur s'est serré dans sa poitrine. Une toute petite contraction: un spasme, un pincement. Un petit signe de rien du tout. Comme si elle n'avait pas emprunté le bon chemin. Comme le craquement d'une solive trop faible d'un pont; la chute de la première pierre d'un éboulis. Là, presque imperceptible, encore étranger au fond de la cage thoracique. Elle s'est retournée et a fait le guet. Elle n'a plus bougé et a attendu que le bruit se reproduise. Elle l'a attendu avec, dans sa tête d'héroïne, toutes ses forces prêtes à l'assommer s'il osait remonter. En vain. Le bruit s'est étouffé et la femme a fait quelques pas vers la droite. De ce côté, la pente descendait et elle n'aurait pas à passer devant la petite maison blanche des F. Elle a accéléré l'allure et s'est concentrée sur sa joie. Elle partait. Elle était partie.

Par le talon de ses mules, le gravier s'infiltrait et lui broyait la plante des pieds. La femme a essayé de l'oublier et de ne pas penser aux ampoules qui se formeraient entre chaque orteil. Elle s'est arrêtée sur le bord du chemin pour vider ses chaussures. En équilibre sur une jambe, elle a vu les quatre petites F. chevauchant la rampe de leur galerie. Elle a vu leurs minuscules mains blanches se lever dans les airs et la saluer avec frénésie. Puis se redressant complètement, elle les a regardées les porter à leurs bouches afin de cacher leurs ricanements. Mais leurs paumes n'ont bientôt plus réussi à les contenir. Les

rires ont débordé entre les doigts et leurs index ont pointé la femme figée près du fossé. Les parents sont sortis à leur tour. Ils portaient eux aussi leurs beaux habits impeccables. Ils sont arrivés en hâte auprès d'elles avec la ferme intention de les gronder pour le chahut qu'elles faisaient. Mais leurs regards ont suivi les bras des gamines et se sont posés sur la femme tenant sa chaussure à la main. Les rires n'ont pas cessé et les parents se sont penchés au-dessus des fillettes pour leur chuchoter quelques mots à l'oreille. Ils sont retournés à l'intérieur et les petites ont dévalé les quelques marches pour courir jusqu'à la bordure du chemin.

Les parents sont revenus avec des chaises sous les bras et se sont assis les jambes confortablement croisées. Et tous ont regardé le mari sortir de sa maison de brique. Le dos bien droit et les moustaches fraîchement taillées. Tous l'ont observé traverser la cour avec sa pipe allumée au coin des lèvres et cet air de swing qui le suivait comme un parfum. Les gamines ont applaudi et sifflé. Le mari a retiré la pipe de sa bouche pour mieux sourire et est allé s'asseoir à l'ombre entre Monsieur et Madame F. La femme s'est approchée un peu pour le reconnaître. Les petites se sont esclaffées à nouveau en portant leurs menottes à leurs bouches. Elles ont tapé du pied en se tordant. La femme leur a crié de se taire. De se taire pour l'amour de Dieu. Et elles lui ont lancé des épithètes au visage et sur les bras. Elles l'ont suivie, elle et sa chaussure, par-delà les bosquets et les hydrangées. Elles ont enjambé les rocailles. L'ont assaillie à la nuque et aux jarrets sans jamais la manquer. Dans sa fuite, la femme n'a pas rouspété. Elle a serré sa mule bien fort dans sa main droite puis, tout doucement, a rampé sous la galerie pour se coucher avec le chien.

XVIII

Nous ne voulions pas regarder, ce n'était pas nos affaires, mais ils étaient là, de l'autre côté du chemin, et parlaient si fort. Il y avait des boîtes partout dans l'herbe: des chaises, un sofa. L'homme avait les mains très blanches et nous les avons remarquées. Nous avons pensé: des mains de la ville. Il avait pris la femme par la taille avec ses mains très blanches, les avait glissées sur ses hanches et était entré dans la maison. C'était le milieu de l'été et le foin repoussait dans les champs. Les enfants avaient mis une petite corde au cou de leur chat et le promenait comme un chien autour de la maison. La femme disait n'allez pas trop loin, mes chéris, en fouillant dans les cartons.

L'homme ne ressortait plus de la maison. Les meubles rentraient un à un par la porte du côté et nous nous disions que l'odeur allait changer autour. Il criait non, non, plus à gauche, dans le coin, dans le coin, laissez faire. Le chat ne voulait pas être un chien et s'était mis à cracher. Non, non, plus à gauche, disait la femme à travers la moustiquaire. Les enfants tiraient sur la corde par petites secousses et bientôt traînaient le chat sans plus regarder derrière. Ils étaient arrivés ce matin-là dans deux voitures, une rouge et une bleue, suivies du camion rempli jusqu'au plafond. Ils étaient arrivés en chantant. Nous étions à table lorsque les voitures avaient tourné dans l'allée. Ça faisait plus de cinq mois que nous les attendions.

Les gamins avaient attaché le chat à un barreau de la galerie et s'étaient mis à

pleurnicher. Il n'y avait rien à faire ici et ils avaient faim. La femme s'était impatientée et avait crié. L'homme aussi avait crié de son côté de la moustiquaire. Ils avaient chialé plus fort et étaient repartis derrière la maison. L'homme était ressorti et s'était approché de la femme. Il avait pris un coin de sa chemise et avait essuyé son visage. Elle ne pleurait pas, mais il avait épongé son front, ses yeux et son cou. Il s'était approché de son oreille et lui avait dit quelques mots. Elle avait souri: ils avaient souri. Les enfants étaient réapparus avec des bouts de bois pourris trop lourds pour leurs mains, des planches arrachées qui se défaisaient derrière eux à chaque pas de leur course. Ils avaient tout déposé dans un seul tas aux pieds des parents et avaient demandé s'ils pouvaient faire un feu.

XIX

J'ai emprunté ce chemin des milliers de fois. J'en connais chaque courbe, chaque trou. Il y a vingt-trois maisons dans le rang. Onze blanches, six grises, cinq brunes. Et une rouge. Je les comptais tous les dimanches en revenant de la messe. Jamais il n'en manquait une. Jamais. Même si j'avais prié Dieu très fort. Même lorsque j'épinglais le scapulaire dans ma cuisse. Jamais. Dieu gardait ses miracles pour lui et la voiture s'arrêtait devant l'entrée de la petite maison en bois couleur de brique.

Ce matin aussi je me suis mise à rêver à un sinistre. A un incendie surtout. J'ai loué une voiture, toute petite, et je suis partie. Quand j'ai vu le nom du village sur la pancarte, j'ai eu peur d'arriver trop tard. J'ai accéléré pour ne rien manquer. Je voulais voir chaque

poutre tomber, entendre les gonds exploser. Je voulais arriver à temps pour me faufiler parmi les curieux et, au milieu de leur bavardage, contempler sa chambre brûler avec elle. On aurait dit: c'est sa fille. Je te le jure que c'est sa fille. Et ç'aurait été vrai: j'aurais été sa fille. Je serais resté toute la journée et le soir venu, j'aurais soufflé sur les braises et sur les cendres. J'aurais rallumé le feu qui couvait et j'aurais jeté la petite clôture blanche, les cèdres, la boîte aux lettres. Et le spectacle aurait continué; j'aurais souri, je crois. Mais au bout du rang, en bas de la colline, il y avait la maison rouge et la mère qui fumait ses Belvédère.

Je me suis arrêtée en face de la maison et j'ai vu le feu de sa cigarette par la fenêtre. Je n'ai pas frappé à la porte. Elle était assise à la table et lisait un magazine. Une de ces revues de bonne femme qu'elle empilait dans le placard. Je l'ai regardée, longuement, et j'ai su qu'elle ne m'avait pas attendue. J'ai regardé son index jaune se poser sur sa langue puis tourner la page. Elle n'avait pas jeté mes portraits. J'étais là et sous mes pieds le plancher brillait. Jamais personne n'entre dans la maison avec ses chaussures. Jamais personne. Elle dit que c'est sa maison. Le dimanche, après la messe, elle dit que c'est sa maison et qu'elle est aussi propre que celle du Seigneur.

XX

Il l'attendait, vers les huit heures, tranquillement assis sous un hêtre aux branches bien fournies. Elle était en retard. Elle, c'était la fille du facteur et lui, le fils aîné du laitier.

Il était charmant, fort romantique et bègue aussi. Il profitait du retard de la jeune fille pour prononcer son nom, tout doucement, tout bas, pour ne pas s'empêtrer lorsqu'elle serait devant lui. Il répétait les trois syllabes jusqu'à ce qu'elles lui appartenissent, en fermant les yeux pour mieux s'entendre, comme si chacune d'elles était sacrée; comme si cette voix qu'on lui avait appris à détester pouvait se transformer en chant et l'appeler jusqu'à lui. Puis il ouvrait les yeux, regardait autour, et recommençait avec les mots tendres. Si la jeune fille l'avait surpris à cet instant même, sous cet arbre, les huit heures passées, elle l'aurait aimé pour toujours.

Il l'attendait. Elle avait dû mentir à son père pour s'échapper puis, juste avant de partir, répéter son histoire une seconde fois à sa mère inquiète. À la sortie du village, elle s'était mise à courir de toutes ses forces. Le garçon avait cru qu'elle ne viendrait pas. Mais elle courait la jeune fille, à grandes enjambées, dans les sentiers et les raccourcis auxquels elle avait songé toute la journée. Elle ne s'était arrêtée qu'une seule fois, derrière un bosquet à l'entrée d'un champ de maïs. Pour reprendre son souffle. Pour enfiler la jolie robe qu'elle avait emportée avec elle dans un sac. Pas une seconde elle n'avait pensé aux orties: elle avait tout enlevé et jeté par terre. Et elle était repartie en marchant à travers les épis à la barbe encore verte. À l'autre bout du champ, il était possible de voir la cime de l'hêtre. La fille était belle, ridicule. Le garçon s'était levé dès qu'il l'avait aperçue. Il avait ouvert la bouche pour lui dire qu'il était heureux de la voir et elle l'avait embrassé en scellant ses lèvres pour ne pas l'entendre.

XXI

L'homme avait fait monter les enfants dans la voiture bleue et était parti du côté du village. La femme ouvrait les boîtes et éparpillait tout autour. Une nappe. Elle cherchait une nappe et avait trouvé un drap qu'elle avait étendu à l'ombre d'un grand arbre. Elle s'était couchée là, comme si elle avait eu mal, et nous avions cru qu'elle s'était endormie. Marie avait dit non, elle se repose c'est tout, et nous avions répliqué non, elle s'est endormie. Elle avait remonté ses pantalons jusqu'aux genoux et s'était allongée sur le côté avec ses deux mains pour oreiller. Nous étions retournés à table pour la laisser dormir. Le potage était bon, mais nous n'avions plus très faim. Une vache s'était mise à beugler dans l'enclos et quelqu'un avait dit ça va la réveiller. Nous étions revenus à la fenêtre et elle n'avait pas bougé. Elle avait de beaux cheveux bien droits. Nous avions pensé que c'était agréable à regarder et nous nous étions mis à espérer que la voiture bleue ne revienne pas.

Les portes avaient claqué trop fort et les enfants s'étaient remis à crier. L'homme portait un sac en papier sous son bras et l'avait déposé à ses pieds pour pouvoir s'allonger auprès de la femme. Il avait mis sa main dans ses cheveux, nous avions pensé: des doigts de femme. Il l'avait embrassée dans le cou, sous les cheveux relevés et Marie avait pouffé de rire, et nous aussi. Au bureau de poste, le commis nous avait dit leur nom et l'avait écrit sur un bout d'enveloppe parce qu'il était compliqué.

XXII

Les hommes, sur le parvis de l'église, avaient tous les jambes arquées et, sous leurs pantalons trop lourds pour la saison, il fallait s'imaginer leurs genoux cagneux.

XXIII

Elle ouvrait la pharmacie sans penser au miroir. Assis sur le comptoir, lui, criait pas le flacon orange, pas le flacon orange, et elle revenait avec le flacon orange. Elle dévissait rapidement le bouchon noir et lui disait de se taire. Elle tirait sur son bras en marmonnant. L'iode. Le petit essayait de penser au courage. Elle tirait sur son bras et tenait ses doigts grands ouverts. Dans sa paume, il pouvait voir quelques morceaux de gravier qui étaient restés sous la peau. Ça ne saignait plus. Puis la tige se posait sur la plaie et il croyait qu'il n'y avait rien de pire. Il la sentait l'appuyer, suivre les fissures une à une et repasser plusieurs fois. Sa main, il ne la reconnaissait plus. Elle prenait l'autre et se remettait à grommeler. Il pouvait voir le fond de sa tête penchée au-dessus de lui: les cheveux épais, noirs, brossés de chaque côté d'une longue raie négligée, les vagues imparfaites, le cuir trop pâle, rassis. Il cognait avec ses talons. Elle refermait le flacon et allait le remettre sur la tablette de l'armoire. Sur le comptoir, les mains barbouillées, il la détestait en attendant que ça sèche.

XXIV

Le marguillier menait l'encan et mettait l'argent dans une petite caisse en fer munie d'une combinaison. Un peu plus loin, dans les marches, sa femme, ses enfants et Dieu étaient très fiers de lui.

XXV

Elles jacassent, piaillent, l'une par-dessus l'autre, l'une à travers l'autre. On croit que ça ne se terminera jamais, qu'aucune ne retournera chez elle. Elles ne s'arrêtent que le temps d'une gorgée ou d'un haut cri à l'unisson. Et ça repart avec le venin sur le bout de la langue. Il y a des enfants qui déshabillent une petite fille dans une chambre à l'étage. La fillette n'a plus que sa petite culotte et les mères n'entendent rien. Au milieu du vacarme, il y en a parfois une qui se lève et on peut l'entendre gueuler dans le couloir puis dans une autre pièce puis de retour dans la cuisine. Les gamins rigolent et lui disent qu'elle est une pute. Elle dit que non. Ils répètent: une pute. Dans l'escalier, il y a son frère qui pleure. Les femmes parlent de plus en plus vite, s'étourdissent. Les très vieilles au bout de la table hochent la tête à la fin des phrases en faisant balloter leurs jabots flasques au-dessus des tasses de thé brûlantes. Il aurait fallu un boucher pour faire arrêter tout ça, mais encore. Il serait sorti de la cuisine avec son long couteau souillé et, le corps bien raide et la cabêche entre les jambes, elles n'auraient pas cessé de caqueter. Elles étaient venues pour ça. Sous la table, la bouche pleine de réglisse, les petits garçons regardent entre les chaussures et

sous les jupes en attendant que ça ponde un oeuf.

XXVI

Peter, le garçon des voisins. Le petit frisé qui n'avait qu'un an de moins que moi. Peter qui ne prenait jamais sa douche, pas même lorsqu'il revenait de l'étable. Le petit Irlandais. Peter. Le petit berger. L'avorton avec une verrue au bout de l'index. Personne ne voulait jouer avec Peter McNeil durant la récréation. Il ne savait pas être un bon héros. Une fois, malgré les huées, il s'était assis au fond de l'autobus: dans l'espace réservé aux Grands, là où les garçons rient très fort et où les seules filles admises ont de petits seins pointus. Les bancs que les Petits convoitent pendant de longues années. Et bien Peter s'y était installé. Il voulait raconter comment il faisait avec les chèvres. Ils l'avaient écouté, avidement. Puis l'avaient renvoyé à l'avant. Je n'avais rien entendu; j'étais assise trop loin. Peu importait. Le lendemain, toute l'école savait. Et au passage de Peter, chacun imaginait sa petite flûte se balancer entre ses jambes.

XXVII

Il les cachait derrière les solives et les croix de Saint-André. Il y en avait même qui avait été enfouies dans la terre et qui étaient remontées avec le dégel du printemps. Mais surtout, c'était derrière les plus gros madriers de la grange qu'elles avaient été trouvées. Certaines étaient encore presque pleines. Il les cachait et oubliait parfois l'endroit où il les

avait fait disparaître. C'était le plus terrible. Il s'assoyait dans le foin et ne bougeait plus: il fallait se rappeler. Et il se mettait à courir de long en large, soulevant des bouteilles poussiéreuses, perdant ses bottes dans les trous, cherchant avec sa langue les dernières gouttes séchées dans le goulot. Puis redescendait en vitesse la petite échelle bancale.

Les clés restaient toujours dans le camion, au cas où. Il savait reculer très vite en étendant son bras sur la banquette. Il y avait longtemps que la femme ne se retournait plus vers la fenêtre à chaque bruit de moteur. Elle avait appris ça toute seule, dans la cuisine. La femme savait où il courait comme un braque et tournait les postes de radio. Les enfants, eux, avaient appris à ne pas poser de questions et à espionner sans se faire prendre. C'était surtout du gin qu'il rapportait des villages voisins. Au début, c'était le soir après avoir fait sortir les bêtes de l'étable. L'été seulement. Le fenil était plein à craquer de foin qui n'avait pas eu le temps de sécher dans les champs. Au mois de juin, ça touchait presque le plafond et il fallait marcher la tête baissée. Au-dessus des bottes empilées, l'air était lourd, étouffant. L'homme s'assoyait près de la croisée et regardait les animaux changer de pacage. Il regardait très loin et se disait que tout ça était à lui; il souriait de n'avoir jamais marché toute l'étendue de sa terre. Il tenait sa bouteille bien serrée entre ses jambes et roulait ses cigarettes d'une seule main.

Les souris et les sauterelles qui avaient échappé à la faucheuse sortaient par dizaines. Elles grattaient contre la tôle, contre le bois et, par la trappe laissée grande ouverte, les chats montaient à la queue leu leu. Il allongeait les jambes, l'homme, se

couchait sur le dos et guettait les bruits. Il mettait la cendre et les mégots dans la poche de sa chemise. Il se disait que si le feu prenait, les souris seraient les premières à s'échapper. La sale vermine. Et il prenait la première gorgée. Les chats montaient cinq ou six à la fois, la mère, les fils et quelques autres du rang, puants, les yeux collés par la maladie. Lorsqu'ils passaient tout près, le fermier leur crachait dessus pour s'amuser. Ils s'arrêtaient, levaient la tête, le reconnaissaient. L'homme prenait une autre lampée et ils repartaient à travers le foin avec leurs victimes coincées entre les canines. Dehors, l'été n'allait pas finir. Il tenait la bouteille par la panse et buvait. Il buvait parce que. Et il pensait entre les gorgées. Et son visage devenait tout rouge, même le cou, et le foin fraîchement coupé l'embaumait. La fatigue le prenait peu à peu et il devenait très beau.

Les enfants n'avaient pas appris à ne plus chercher le père et la mère les disputait. Elle les entendait chuchoter sur la galerie et leur criait qu'elle allait les battre et leur couper les oreilles en pointes. Les enfants riaient très fort en se tenant les oreilles. Ça leur faisait oublier le père qui buvait dans la grange. Elle allait s'asseoir avec eux et les chats arrivaient. C'est elle qui les nourrissait dans un grand bol émaillé. Il y en avait toujours pour tous. Ils sortaient de partout et les enfants ne parvenaient plus à leur trouver un nom, à s'en souvenir. Elle leur disait de leur donner un numéro, que ce serait plus facile. Les enfants riaient et se mettaient à compter. Le père arrivait par derrière et disait qu'il allait tous les mettre au bout de sa fourche. Que ce serait plus facile. Et il riait. Les chats mangeaient, toussaient, attendaient leur tour. Les plus malades, ceux à qui la paille restait collée dans la morve au bout du nez, s'avançaient et se recouchaient, découragés.

Les matins d'hiver, c'étaient ceux-là que le père ramassait avec une pelle lorsque les vaches se levaient. Froids et raides comme la mort. Il les jetait dans le dalot et les enfants suivaient les corps transportés par le convoyeur, lentement. Le père montait dans la grange et ne redescendait plus. L'hiver, la buée lui sortait par la bouche. Les enfants observaient les endroits où le poil manquait et, du bout de leurs bottes, soulevaient les corps aplatis des cadavres. Pour voir. Les plus vieux expliquaient aux plus jeunes. Que c'était pour ça les noms. Certains disaient qu'il faudrait ouvrir les yeux et les autres suppliaient non, non. Ils commençaient à se bousculer devant les chats morts. Le père entendait leurs voix aigües s'infiltrer par la trappe. Leurs museaux étaient toujours secs et rudes. L'hiver, il buvait parce qu'il faisait froid. Les plus vieux disaient que c'était mal, honteux, de se battre devant un mort, même s'il s'agissait d'un rat. Ils allaient reprendre le chat qui avait été traîné plus loin et, en s'excusant, continuaient leurs observations. La gorge bien réchauffée, le père s'endormait souvent. Et ceux qui se perdent dans les bois? C'était pour ça aussi les noms. Ils disaient que c'était pour que Dieu le Père puisse les reconnaître plus facilement à leur arrivée, surtout si les chats avaient terminé leur septième vie. Les cadets étaient sceptiques. Tous se taisaient lorsque les morts culbutaient dans la fosse. Puis, ils demandaient où il est Dieu le Père. Le petit dernier répondait: facile, il est dans la grange.

XXVIII

La vieille laissait la lumière de la cuisine allumée au cas où il reviendrait pendant la nuit. Elle mettait son petit cardigan de laine sur ses épaules et sortait par la porte d'en

arrière. Au début, elle n'allait pas plus loin que la bordure du chemin et le fond du jardin. Ses pieds traînaient sur le gazon, le gravier, les planches de la galerie. Elle appelait son nom tout bas pour ne pas l'effrayer. Elle lui disait que ce n'était plus drôle et qu'il fallait revenir maintenant. Il aurait fallu la bercer cette vieille ou lui faire un trou dans la cervelle pour la consoler. Car son fils, après trois jours, il n'allait pas revenir.

La rhétorique de l'idiot

«Un groupe de débiles se déplaçait à travers la ville, la tête inclinée, ballottante et moi je me serais bien joint à cette compagnie, si digne d'être aimée, pour toujours.»

(Peter Handke, *Images du recommencement*)

Dans l'ombre du fou, sujet de fascination littéraire extrême depuis quelques années, se berce silencieusement l'idiot. De multiple fois illustré par divers auteurs, sa problématique semble se distinguer de celle de l'«illuminé». Souvent aphasique ou possédant très peu de vocabulaire, l'idiot n'est dans la plupart des cas que décrit. Toutefois, certains écrivains ont su lui donner la parole et ce, dans une prose fortement poétique. Parmi ceux-ci se démarquent William Faulkner (*The Sound and the Fury*), Anne Hébert (*Les fous de Bassan*) et Suzanne Jacob (*Laura Laur*) qui, à divers degrés dans leurs récits, ont légué à des personnages d'idiots ou de simples d'esprit les rênes de la narration¹. Tâche ardue puisque relevant du paradoxe, ces auteurs ont consacré une section entière de leur roman au «discours» d'un personnage caractérisé par son hermétisme. Un point encore plus remarquable est sans doute cette grandiose éloquence, éloquence agissant par fulgurances, qui a été attribuée aux trois demeures. Cependant, il est possible de relever dans la

¹ Les éditions utilisées pour notre lecture sont:

William, Faulkner, *The Sound and the Fury* [1929] / The Corrected Text with Faulkner's Appendix, New York, The Modern Library, 1992, 348 pp.

Anne, Hébert, *Les fous de Bassan*, Paris, Seuil, 1982, 249 pp.

Suzanne, Jacob, *Laura Laur*, Paris, Seuil, 1983, 181 pp.

Désormais, nous utiliserons les abréviations *SF*, *FB* et *LL* afin d'alléger notre texte.

composition du «stream-of-consciousness» de ces narrateurs des mécanismes visant à recréer un véritable idiolecte. Ce seront d'ailleurs les outils de la nouvelle rhétorique (rhétorique réconciliée des figures et de l'argumentation) telle qu'appréhendée par Michel Meyer dans ses divers ouvrages qui serviront à l'analyse des trois narrations. Il deviendra alors possible d'investiguer l'assimilation nécessaire du sens et de l'argumentation à l'intérieur de ce qu'il serait permis d'appeler un projet commun aux trois auteurs.

I. Le langage de l'idiot: le véritable idiolecte

D'abord et avant tout, il nous semble essentiel d'établir une distinction entre le personnage du «fou» et celui de l'«idiot». Sans vouloir accorder un ton clinique aux pages qui suivront, nous aurons tout de même recours à certains ouvrages psychiatriques afin d'y extraire certains éléments de définition pouvant éclaircir le terme «idiot», terme désormais obsolète. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que son origine grecque *ιδιώτης* signifie «particulier» et s'applique à une personne étrangère à un métier ou dépourvue d'habileté. Déjà, à la fin du XIX^{ème} siècle, Sir Frederic Bateman notait que l'idiotie n'est pas une forme de folie. Dans son livre *The Idiot: His Place in Creation and His Claim on Society*, il écrit que:

«the madman is deprived of possessions which he formerly enjoyed, it is a rich man become poor; whereas the idiot has

always been in misfortune and misery»².

Bien sûr, nous le pressentons, ce point de vue peut être contesté. Ainsi, le proverbe russe annonçant «le bonheur aux imbéciles» illustre assez justement le sentiment ambivalent possible face à la condition de l'idiot. Sans doute est-ce la raison pour laquelle le docteur Bateman s'empresse d'ajouter à sa déclaration:

«the madman suffers from abnormal development of brain, the idiot from an ill-developed brain — the mind of the madman is not in proper balance, in the idiot it is not in proper power»³.

De plus, faisant écho au dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme et plus précisément au passage où il donne l'exemple de l'harmonie de la lyre qui n'est rien sans la lyre, il note que le cerveau de l'idiot est endommagé de sorte qu'il devient chez cet être «an unfit instrument for the outward manifestation of the powers of the mind [...]»⁴.

Il est d'autant plus remarquable que cette distinction établie entre l'idiot et le fou s'établit de façon tacite dans le roman. Il n'est absolument pas inusité de rencontrer aux côtés du simplet un personnage de fou ou un entourage aux limites de la folie: déjà, au

² Sir Frederic Bateman, *The Idiot: His Place in Creation and His Claim on Society*, Londres, Jarrold and Sons, 1897, p. 21.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 65.

Moyen Âge, «le fou lactivore, mangeur de fromage, buveur de petit lait et de caillé, voisine le fou carnivore»⁵. Cette cohabitation romanesque de l'idiote «innocent» et du fou «prédateur» persistera jusqu'à nos jours: le prince Mychkine poursuit Nastassia Filippovna; la princesse folle d'*Adieu* de Balzac se lie d'amitié avec l'idiote du village; l'idiote japonaise de Sakaguchi se marie à un fou; Benjamin Compson est submergé dans un univers familial frôlant la folie; le Perceval d'Anne Hébert a pour sœurs des jumelles folles puis, bien vite, ce sera tout le village qui sera contaminé par la folie déjà en germe avant l'arrivée de son frère Steven; Jean, «le frère de l'autre», vit en une sorte de symbiose avec sa sœur délinquante Laura... Cette liste, loin d'être exhaustive, laisse voir que les deux figures se retrouvent souvent côte à côte de façon presque nécessaire: comme si la béatitude de l'idiote était présente afin d'indiquer avec plus de foudroyance le chaos autour de lui, la fêlure. Il serait alors juste, et nous y reviendrons plus longuement, de parler de l'idiote comme «degré zéro de la moralité». L'idiote et le fou devraient alors être appréhendés comme figures à la fois polaires et complémentaires faisant apparaître le vide trop vide et le plein trop plein. Ainsi, la contamination se produisant entre ces deux «piliers mouvants», *via* le monde normal ou sain, est révélée par son ambivalence.

Sans doute peut-on accuser ces divers auteurs d'avoir eu recours à trop d'artifices en choisissant des personnages aussi marginaux pour la composition de leurs œuvres. Cette position tout à fait équitable a d'ailleurs été commentée par Kafka dans son journal de 1914. Il écrit en date du 20 décembre:

⁵ Jean-Marie Fritz, *Le discours du fou au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1992, p. 60.

«L'argument de Max contre Dostoïevsky: il met en scène trop de malades mentaux. Absolument inexact. Ce ne sont pas des malades mentaux. L'indication de la maladie n'est rien d'autre qu'un moyen de dépeindre les caractères et c'est, d'ailleurs, un moyen très délicat et très fécond [...]»⁶.

Ainsi, du point de vue de la création littéraire, il devient possible d'inférer que le fou et l'idiot partagent une tâche commune: la transgression du code. Leur présence dans le récit semble légitimer le dérèglement des perceptions. Ils agissent non seulement comme filtres, mais aussi comme catalyseurs.

Cette constatation se fait d'autant plus résonnante lorsque de tels personnages occupent le rôle de narrateur. Il ne faut toutefois pas croire à une absence totale de la censure de la part de ces voix. Par souci de réalisme et de cohésion, l'auteur ne cède pas complètement les rênes de la narration à ces personnages qui, n'étant pas conscients de leur condition, ne peuvent être inculpés d'un quelconque crime littéraire. Au contraire, l'auteur doit resserrer son étreinte jusqu'à recréer l'illusion d'un personnage dont il ne connaît rien, dont ni lui ni personne ne peut accéder à la pensée. Il se voit contraint d'inventer un langage sur mesure: un véritable idiolecte. L'auteur n'est plus qu'un ventriloque avalé par son pantin. La création d'un narrateur idiot devient alors doublement problématique car si dans l'univers romanesque les gens normaux et les fous utilisent plus de mots qu'il n'est

⁶ Franz Kafka, *Journal* / traduit et présenté par Marthe Robert, Paris, Grasset, 1954, p. 413.

nécessaire pour se faire comprendre, l'idiot, lui, se fait extrêmement économe.

Le personnage de Faulkner est tout particulièrement représentatif de ce rapport aux mots. Tout d'abord, rappelons que le problème majeur qui survenait au moment de la création était non seulement de «faire parler» un muet, mais aussi de rendre cohérentes et compréhensibles les inepties de l'idiot. En faisant la lecture du monologue de Benjy, il est possible de relever deux niveaux de langage employés côte à côte tout au long de la narration: celui des impressions de l'idiot telles qu'elles surviennent, bon gré mal gré, à travers sa conscience⁷ et, dispersés tout au long du monologue, des parcelles de dialogues ayant eu lieu en sa présence entre des membres de la maisonnée Compson. Ce procédé narratif s'apparentant au phénomène de l'écholalie tel qu'observé en psychiatrie permet l'intrusion du passé dans le présent: le passé comme présent. Comme le mentionne d'ailleurs Faulkner dans une de ses lettres:

«To that idiot, time was not continuation, it was an instant, there was no yesterday and no tomorrow, it all is this moment, it all is [now] to him. He cannot distinguish between what was last year and what will be tomorrow, he doesn't know whether he dreamed it, or saw it»⁸.

Dans cette composition du «stream-of-consciousness» de Benjamin Compson, le discours

⁷ Ce niveau est celui qui pourrait être appelé le véritable langage de Benjy.

⁸ *Selected Letters of William Faulkner* / éditées par Joseph Blotner, New York, Vintage Books, 1978, p. 207.

incohérent présente alors plusieurs discours qui ne se donnent que pour un seul. Les épisodes se multiplient ainsi par réminiscence et il s'agit plutôt pour le lecteur de suivre le regard ou les autres sens de l'idiot car la narration ne soutient pas de véritable intrigue. Elle se présente par touches impressionnistes comme de multiples instantanés en mouvement, comme de multiples clefs offertes à la lecture sans qu'il n'y ait toutefois de porte à déverrouiller.

Ce n'est alors pas tant dans la présentation des actions que dans les actions présentées que réside l'intérêt du discours de l'idiot. L. Moffitt Cecil, dans son article «A Rhetoric for Benjy»⁹, a d'ailleurs procédé à un recensement du vocabulaire employé par l'idiot tout au long de la première partie de *The Sound and the Fury*. Le compte a révélé que Benjy utilise un peu plus de cinq cents (500) mots. Bien qu'il soit surprenant qu'un idiot connaisse autant de mots et qu'il puisse les employer à bon escient, ce n'est pas tant sur l'étendue du vocabulaire de Benjy qu'il faille se pencher, mais plutôt sur sa nature. Cecil dénombre ainsi deux cent dix (210) substantifs et noms propres représentant en majeure partie les noms de gens et d'animaux, les traits les plus saillants de la nature, les noms reliés à la propriété des Compson, à la routine quotidienne et aux parties du corps¹⁰. Il est aussi possible de relever soixante-et-un adjectifs dont entre autres les couleurs et les qualificatifs tels que «empty», «muddy», «dusty», «heavy», «wet», «dry», «smooth», «bright»,

⁹ L. Moffitt Cecil, «A Rhetoric for Benjy», *Southern Literary Journal*, 3, 1, 1968.

¹⁰ Bien que, comme nous pouvons le remarquer dans le passage où Benjamin assaille une des petites écolières de retour de l'école (p. 52-53), l'idiot ne possède pas de mot pour désigner son sexe: «I touched it, and I held to it in the twilight».

«dark», etc.

Déjà, le modèle construit par l'auteur se dessine après n'avoir relevé que deux classes grammaticales et il devient apparent que tous les mots employés relèvent du concret. La sensibilité de Benjy est exceptionnelle et sa narration est souvent guidée par idiosyncrasie. Comme l'écrivait Jean-Paul dans son *Éloge de la Bêtise*, «l'exactitude dans les petites choses est la vertu des sots»¹¹. À vrai dire, la capacité d'abstraction ou de généralisation de Benjamin Compson, bref, sa pensée, est nulle. Les adverbes, les prépositions et les conjonctions, avec leur fonction logique, sont presque inexistantes dans le discours de l'idiot. Il ne possède d'ailleurs pas de mots pour la douleur ou le plaisir, l'espoir ou le désespoir, de même que pour la croyance, la connaissance ou le désir. Le narrateur idiot décrit avec l'objectivité de la caméra et le lecteur décrypte la relation spéculaire qu'il entretient avec la nature, faisant ainsi surgir par son activité d'interprétation la subjectivité latente du discours de l'autre.

Le verbe «to try», employé à profusion dans la première partie du roman de Faulkner, marque d'ailleurs les limites verbales de Benjy. Ce verbe abstrait qui ne peut suggérer d'images particulières que s'il est accompagné d'un verbe concret fait écho au «avoir envie» de Perceval («envie de sortir» (p. 140), «envie de crier» (p. 139), «parfois ça me donne envie de crier» (p. 139)) et au conditionnel passé du verbe «vouloir» employé abondamment par le narrateur de la première partie de *Laura Laur* («J'aurais enfin voulu

¹¹Jean Paul Richter, *Éloge de la Bêtise*, Jose Corti, Collection Romantique, 1993, p. 62.

m'enfuir, disparaître, me saborder. J'aurais voulu.» (p. 27), «J'aurais voulu grimper aux arbres déplumés, [...], hurler comme un coyote.» (p. 27)). Car c'est au moment où les «to try», les «envie de» et les «j'aurais voulu» s'empressent et s'accumulent, où toutes les paroles inexprimables de l'idiot se fondent en une seule et même, que le cri survient, «full of sound and fury», comme un effroyable hiatus.

II. L'idiot: poète à son insu

Cependant, il faut à tout prix souligner que si ces trois auteurs se sont imposés des bornes linguistiques assez sévères, les simples mots de leurs idiots parviennent parfois à s'élever jusqu'à une gracieuse éloquence, jusqu'à la poésie. Si Lamy, dans sa *Rhétorique* de 1675, écrivait que:

«Dans les grands mouvements, on
emploie des mots extraordinaires
pour exprimer ces manières que la
passion nous fait concevoir les choses»¹²,

l'inverse semble s'appliquer avec justesse au personnage de l'idiot et à sa pensée infirme. Bien entendu, Faulkner, Hébert et Jacob n'ont pas confectionné le langage de leur idiot avec la même rigueur. Si l'auteur américain a tenté de ne s'en tenir qu'à un vocabulaire fruste et fonctionnel, à un bagage langagier minimal, les deux auteures canadiennes n'ont pas hésité par moments à insérer dans la bouche de leurs narrateurs des mots dont la

¹²Bernard Lamy, *La Rhétorique*, livre II, Amsterdam, Paul Davet, p. 90.

précision et la spécificité ne semblent pas appartenir à l'univers du simple d'esprit. Le narrateur de Jacob, de façon à se faire excuser pour ses quelques écarts, affirme dans les premières pages de son monologue: «Tout ce que je dis vient de Laur» (p. 10). Il parle alors de «grégarité» (p. 10), de «compresses d'acide borique» (p. 18), emploie le verbe «exorbiter» (p. 17), l'adjectif «chétif» (p. 27), etc., ce que Faulkner n'aurait jamais permis à son personnage.

Hébert, pour sa part, ne tente d'aucune façon de faire pardonner le vocabulaire parfois soutenu de Perceval. Bien que la majorité des mots dont il dispose relèvent du concret, elle ne tient pas à justifier l'emploi de verbes tels que «oppresser» (p. 147) ou «émerger» (p. 150), d'adjectifs flamboyants («échevelés» (p. 162), «fracassées» (p. 165)) ou encore de substantifs plus techniques («hydrangée» (p. 169), «listerine» (p. 171)). Non, Hébert ne s'excuse pas des écarts de son idiot pas plus qu'elle ne s'excuse de léguer la narration à une morte au chapitre suivant. Du point de vue du réalisme, elle assume et maîtrise ce subterfuge. Cependant, tout comme le fait Jacob, elle ne permet ces débordements qu'oc-casionnellement, par exaspération. Il s'agit alors de véritables privilèges.

Ces supercheries ne sont pas le résultat d'un certain laxisme, mais indiquent plutôt l'échec de la communication déjà pressenti chez Faulkner. Le langage n'est pas nécessaire à la pensée ou à l'émotion: elles existent bien au-delà. Les mots, dans leur désir de transparence, sont mensongers malgré eux et, dès le départ, toute communication est

brouillée. Dans leur entreprise, Faulkner, Hébert et Jacob ont tenté de produire des monologues qui s'approcheraient le plus possible de la pensée brute en sachant fort bien qu'il s'agissait déjà d'un leurre. Tous les trois ont alors créé des phrases courtes, syncopées, souvent nominales, se multipliant et adoptant le mouvement du regard de l'idiot qui se pose furtivement sur un objet pour aussitôt repartir à la recherche d'une nouvelle sensation qui saura le capter quelques secondes. Par leur longueur et leur rythme, elles font penser à des vers ou des versets. Elles semblent construites de façon à empêcher tout parasitage par la raison. À certains moments, il serait même possible de les réécrire à la verticale afin de mieux en apprécier les enjambements. Il arrive aussi parfois que l'idiot s'attarde plus longuement sur un objet ou une sensation: c'est alors la béatitude, le ravissement. C'est à cet instant même qu'enfle la rhétorique et qu'apparaît la poésie avec fulgurance.

Le grand intérêt de ces auteurs pour la poésie n'est d'ailleurs pas un secret. Si Anne Hébert et Suzanne Jacob en ont beaucoup écrit, Faulkner, quant à lui, a toujours démontré une profonde inclination pour le genre. Il répond même à ce sujet:

«I wanted to be a poet—found out
very soon that I could not be a good
one, and so I tried something that I
might be better at. I look at myself
as a failed poet»¹³.

Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de pousser plus loin les constatations bi(bli)ographiques. Les prédispositions poétiques de ces auteurs sont assez prononcées et

¹³*Faulkner at Nagano* / édité par Robert A. Jelliffe, Tokyo, Kenkyusha, 1962, p. 57.

leur prose les trahit considérablement. Dans les trois romans retenus, nous pouvons parler d'une prose fort fébrile se tenant en équilibre sur le mince fil de la conscience de l'idiot. Faulkner, Hébert et Jacob ont su donner une importance quasi religieuse à chaque mot «prononcé» par leur idiot comme s'il était le dernier, ou le premier. Ce qui pourrait être une description monotone d'un espace-temps clos ne l'est pourtant pas. La description tournoie, s'enroule sur elle-même, devient une véritable obsession. Ce sont les objets et la nature qui sauvent l'idiot en parlant pour lui. Benjamin Compson ne possède ni les mots ni la capacité intellectuelle pour décrire le grand amour qu'il éprouve pour sa soeur Candace, mais il sait que «Caddy smelled like trees» (pp. 6, 9, 42, 43, 44, 48, 72). Cette phrase naïve répétée à plusieurs reprises dans le monologue devient à chaque fois plus inquiétante car elle porte en elle non seulement la sensualité, mais aussi les jeux d'enfants et la honte des activités nocturnes clandestines de la jeune fille. Le lecteur sait, mais l'idiot ne sait pas. La phrase répétée n'est jamais identique à la première car elle porte en elle la puissance évocatrice de celles qui la précédaient. La plus grande poésie naît ainsi du fait que l'idiot se retrouve comme un étranger dans cette langue si peu naturelle à laquelle on tente de le subordonner. Pourtant, les auteurs prennent toujours bien soin de ne pas verser complètement dans l'univers poétique. Ils s'appliquent à créer une prose si mince et fragile qu'elle se fissure au moindre détournement du regard. Naît alors la poésie de l'erreur; la poésie qui puise toute son élégance dans le trouble et les constructions mal équilibrées. C'est avec son langage restreint, enfantin, que le narrateur rapporte dans un présent fixé à tout jamais ses drames et ses joies d'idiot à qui l'on donne un mulot à caresser, un canif à regarder, à qui l'on arrache la fleur qu'il observait, à qui l'on subtilise l'odeur réconfortante de sa soeur.

L'acuité et le dérèglement des sens que l'on reconnaît à l'idiote donne alors lieu à d'étranges synesthésies. Parmi plusieurs, nous pouvons lire dans *The Sound and the Fury*:

«I could smell the bright cold.» (p. 6)

«We could hear the dark.» (p. 75)

«Caddy held me and I could hear us
all and the darkness, and something
I could smell [...]» (p. 75)

«She smelled like trees. In the
corner it was dark but I could
see the window. I squatted there,
holding the slipper. I couldn't
see it but my hands saw it» (p. 72)

Si ces diverses figures demeurent tout de même assez discrètes, un véritable déferlement d'images a lieu dans *Les fous de Bassan* et *Laura Laur*. Nous pouvons parler dans ces romans, d'une réelle exacerbation de la fonction poétique qui semble s'auto-légitimer par le choix du narrateur idiot. Si la poésie de Benjamin Compson possède une certaine retenue, si sa délicatesse est telle que le lecteur se laisse aisément tromper, celle de Perceval et de Jean, tout en gardant précieusement en elle une vision naïve, est nettement plus prononcée. Privilégiant les dépersonnifications:

«Des bûches qui respirent fort.
Par le nez, par la bouche» (*FB*, p. 139),

les personnifications:

«Leurs tresses blondes, presque
blanches ne respirent pas non plus» (*FB*, p. 140)

et surtout les comparaisons:

«Elle comptait ses buts comme
un gars» (*LL*, p. 19)

«On dirait les dernières dents noircies
dans les gencives d'une vieille bouche» (*LL*, p. 21)

«Je me répète tout bas que Nora était
rousse comme un irish setter, qu'elle
gambadait comme un irish setter et
qu'elle est maintenant perdue» (*FB*, p. 163)

«Comme la tête vivante d'un poisson
qu'on vient de trancher de son corps» (*FB*, p. 174)

«Mon frère Stevens de passage seulement
avec nous, les gens de Griffin Creek. Pour
l'été seulement. Comme les oiseaux crieurs.» (*FB*, p. 166),

les auteurs font de l'idiot un parvenu littéraire.

Ceci s'explique encore plus clairement si l'on constate que l'effet recherché par ces trois auteurs, peu importe la figure de style qu'ils chérissent, est un effet de disjonction. Cette disjonction est créée par l'incompréhension du personnage face au langage et par son incapacité à formuler des jugements précis sur le monde qui l'entoure. Le discours de l'idiot tend non seulement à être le plus objectif des discours, mais aussi le plus innocent. Même si de nombreuses figures bien affutées peuvent être relevées dans les trois sections

formant notre corpus, l'idiote est fait poète à son insu. Sa narration fait basculer la prose dans la poésie et fait immédiatement revenir la poésie vers la prose. Le pauvre idiot ne sait rien de ce manège et c'est bien ce qui rend sa parole majestueuse car enfin, comme l'écrivait Pascal, «la vraie éloquence se moque de l'éloquence»¹⁴.

III. L'argumentation de l'idiote: la grande imposture

Si le discours de l'idiote se veut innocent, il rayonne non pas par son accomplissement, mais plutôt par son échec. À vrai dire, la rhétorique de l'idiote est des plus insidieuses. À première vue, son discours ne pose aucun jugement (ou si peu) sur le monde qui l'entoure. Il se montre neutre et naïf: intouchable dans la distance qu'il prend et maintient. Il ne fait que décrire ce qui se passe autour et tous les écarts lui sont pardonnés à l'avance puisque le narrateur ne connaît pas la portée des mots. Ainsi, le lecteur n'éprouve aucune méfiance à l'égard de ces mots car la dimension argumentative de son discours est aplatie par sa condition d'idiote et cache son intentionnalité derrière ses élans poétiques, derrière ses fuites de la conscience.

L'éthos d'un tel personnage contribue grandement à créer cette complicité tout comme le démontrent les descriptions de l'idiote se retrouvant dans les autres narrations du roman. Notons tout d'abord que si l'idiote a pu se retrouver comme narrateur de la première section de *Laura Laur* et *The Sound and the Fury*, c'est que le personnage n'a pas besoin

¹⁴Pascal, *Pensées*, Montréal, Éditions Variétés, 1944, p. 321.

de présentation laborieuse. Nous pouvons même qualifier l'idiote de figure archétypale. De plus, tous les narrateurs de notre corpus possèdent la caractéristique fort significative d'évoluer dans l'univers circonscrit du village¹⁵. Ils s'inscrivent donc tous à leur manière dans la lignée de l'innocent ou de l'idiote du village, personnage se retrouvant à maintes reprises dans les récits folkloriques et qui fut chassé du roman du terroir afin d'y représenter une société agraire idyllique. Si nous convenons que «l'éthos, c'est le caractère que doit prendre l'orateur pour inspirer la confiance à son auditoire, car, quels que soient ses arguments logiques, ils ne peuvent rien sans cette confiance»¹⁶, nous pouvons conclure presque immédiatement qu'il existe une union parfaite du caractère fondamentalement inoffensif du personnage et de son éthos. L'idiote, l'«innocent», est dans l'imaginaire collectif celui qui est pur et sans aucune malice. Il est en quelque sorte, comme nous l'avons mentionné plus tôt, le «degré zéro de la moralité»¹⁷: ce qui signifie non pas qu'il ne puisse éprouver la joie ou la colère, mais plutôt qu'il ne connaît pas ce devoir humain qui est de distinguer le bien du mal.

Ainsi, l'idiote, bien qu'il n'en existe pas un modèle unique dans le monde réel, reçoit presque toujours les mêmes attributs physiques en littérature. Dans la plupart des cas, il revêt des traits mal définis et des allures de grand nourrisson ou encore ceux d'un animal:

¹⁵Benjamin Compson vit dans le comté imaginaire de Yoknapatawpha, Perceval Brown dans le village de Griffin Creek et Jean dans la petite ville éloignée d'Amos.

¹⁶Olivier Reboul, *Introduction à la rhétorique*, Paris, PUF, 1994, p. 59.

¹⁷François L. Pitavy, «Idiotie et idéalisme: réflexion sur l'idiote faulknerien», *Études Anglaises*, 35, 4 (octobre-décembre 1982), p. 414.

«like a big foolish dog watching a small clever one.» (*SF*, p. 298)

«a big man who appeared to have been shaped of some substance whose particles would not or did not cohere to one another or to the frame which supported it. His skin was dead looking and hairless; dropsical too, he moved with a shambling gait like a trained bear.» (*SF*, p. 174)

«Cet enfant crie trop fort. Il faudrait le ramener chez ses parents, le coucher dans son lit. [...] Quelqu'un d'autre fait remarquer que "cet enfant" a quinze ans et qu'il est fort comme un bœuf.» (*FB*, p. 153)

«Tandis que Perceval se met à pleurer avec une grosse voix qui n'est plus celle d'un enfant» (*FB*, p. 47)

«Vu Perceval en songe, ange d'apocalypse, debout sur la ligne d'horizon, corps d'homme, tête de chérubin, les joues gonflées à tant souffler dans la trompette du Jugement» (*FB*, p. 51)

«Un corps d'homme, une cervelle d'enfant, le désir et la peur, tout cela est inconciliable, et mon frère Perceval se lamente.» (*FB*, p. 71)

«Le corps semblait inhabité.»¹⁸

«Ses cris n'avaient rien d'humain; on eût dit les jappements plaintifs d'un petit chien.»¹⁹

«Rejetant nos apparences humaines, Émile tout en nous montrant des traits fraternels et reconnaissables, le même sourire, les mêmes yeux, vivait à l'intérieur d'une enveloppe plus

¹⁸ Au sujet de Gertrude, l'idiote. André Gide, *La symphonie pastorale*, Paris Gallimard, 1975, p. 35.

¹⁹ André Gide, *Ibid.*, p. 20.

végétale et plus lente.»²⁰

Nous pouvons bien entendu répliquer qu'il ne s'agit là que de la description d'un idiot comme nous le retrouvons immanquablement dans chaque village, blême, lourdaud, ni homme ni enfant, avec son physique à la fois candide et répulsif, souriant et pleurant sans qu'on ne sache jamais trop pourquoi. Toutefois, ce qui est intéressant de remarquer, c'est que même physiquement l'idiot demeure insaisissable. Homme par sa physionomie et gamin par sa démarche, il ne possède aucune véritable constance et devient par le fait même celui que l'on veut bercer ou encore celui à qui l'on veut lancer des pierres.

Si nous convenons avec Baudrillard et Meyer que tout langage est à sa propre façon une entreprise de séduction, il devient indispensable de s'interroger maintenant sur la réception du discours du narrateur. L'idiot apparaît alors comme la figure «pathétique» par excellence: il est un véritable miroir des passions qui reflète avec brutalité ce que l'homme tente de camoufler par sa culture. La définition du terme «pathos» par Northrop Frye se veut alors extrêmement éclairante:

«the central tradition of sophisticated pathos is the study of the isolated mind, the story of how someone recognizably like ourselves is broken by a conflict between the inner and the outer world, between imaginative reality and the sort of reality which is established by a social consensus»²¹

²⁰Marie-Claire Blais, *Manuscrits de Pauline Archange*, Paris, Grasset, 1968, p. 165-166.

²¹Northrop Frye, *Anatomy of Criticism*, Princeton University Press, 1959, p. 39.

L'idiot est sans contredit enfermé éternellement dans le sarcophage de sa condition: il est et sera toujours à la portée de son propre malheur. Molinié note d'ailleurs dans son *Dictionnaire de rhétorique* que:

«[l'o]n ressent de la pitié pour les gens que l'on connaît, mais pas pour les proches, car en ce cas c'est comme si c'était nous-mêmes; on risque d'être confronté plutôt à un sentiment d'horreur, comme dans un péril total qui nous accablerait nous-mêmes»²².

Le personnage de l'idiot, être extrêmement lymphatique, réfléchit non seulement son infortune, mais enveloppe aussi celle de tout être humain. La tendre pitié qu'éprouvait alors le lecteur au cours des premières pages où il découvrait toute la misère du demeuré se transforme peu à peu en effroi à mesure qu'il se croise lui-même à travers ses pauvres phrases à peine articulées.

Car l'idiot ne raconte pas sa propre histoire. Les événements, pas plus que son langage, ne lui appartiennent. Le «je» du monologue de l'idiot est un prétexte pour raconter l'histoire des «ils», les Compson, le 7 avril 1928, l'histoire des «elles», les cousines disparues le 31 août 1936, l'histoire du «elle» de l'enfance de Laura Laur. Les présenter sans réfléchir et sans analyser le monde de folie dans lequel ils baignent. Voilà la plus grande illusion à recréer pour ces auteurs: le double paradoxe de l'idiot. Ponge écrivait justement dans *Les temps modernes*:

²²Georges Molinié, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Librairie Générale Française, collection Livre de Poche, 1992, p. 261-262.

«Comment s’y prendrait un arbre qui voudrait exprimer la nature des arbres? Il ferait beaucoup de feuilles et cela ne nous renseignerait pas beaucoup»²³.

Sans doute est-ce aussi pourquoi les narrateurs idiots ne disent pas d’idioties. Certes, ils n’abordent pas l’immense question de la condition humaine de front et en bloc comme se plaisent à le faire certaines littératures. En écrivant le discours de leurs idiots, les auteurs ont plutôt dû surprendre le mouvement de la vie par le côté, subrepticement, le découper en infimes particules aussi rapides que des battements de coeur et les suspendre quelques instants pour les examiner dans toute leur étrangeté. Puis surtout, les rejeter aussitôt; comme il faut toujours le faire afin d’éviter de sombrer définitivement dans la folie.

Les mots naïfs du narrateurs se remplissent ainsi peu à peu grâce à la lecture car seuls, ils demeurent inoffensifs, réunis, jolis. Nous pourrions alors parler d’une autre logomachie créée par ces «tale[s] told by [...] idiot[s], full of sound and fury, signifying nothing»²⁴. Une logomachie qui demeurera doublement puissante tant qu’il y aura un lecteur pour faire le pont entre le regard de l’idiot et l’objet de son observation; parce que «[d]ans tous les interstices de son caractère nous pénétrons avec notre cire industrielle, et nous les cimentons. Une parfaite obturation de ses abîmes: tel est l’idéal auquel nous tendons. [...]

²³Francis Ponge, «Notes premières de l’homme», *Les temps modernes*, I, 1945, p. 72.

²⁴Shakespeare, *Macbeth*, Acte V, Scène 5, vers 2.

Nous ne donnons jamais le vertige de l'âme humaine²⁵. L'abolition de cette distance par ce tiers extérieur est le principe même de la dénonciation efficace car il n'est pas dit au lecteur: le monde autour de moi, pauvre idiot, est fou, chaotique, mais plutôt: «Caddy smelled like trees» (*SF*, pp. 6, 9) et quelques pages plus loin «I couldn't smell trees anymore and I began to cry» (*SF*, p. 40), ou encore, dans *Laura Laur*: «Laur me quittait avant d'avoir boutonné son manteau. Elle avait des seins. Elle les montrait à Gérald» (p. 32). À chaque fois, c'est le lecteur qui perçoit la tragédie.

Ainsi, la projection intense de sens par le langage indubitable de la poésie fait disparaître l'argumentation derrière elle. Son pouvoir évocateur charme et aveugle. Si un reproche devait être fait au sujet de l'entreprise des trois auteurs, ce serait sans doute celui fait à l'égard du personnage de Laura Laur; que «son seul tort, c'est d'avoir été lumineuse» (p. 11). Cependant, l'argumentation demeure toujours présente, même derrière le discours de l'autre qui contamine celui de l'idiot. Latente, comme la folie, elle n'est plus celle de l'idiot, mais celle de l'auteur-ventriloque qui a su percevoir son caractère microcosmique. Ne pouvant dire la folie, elle la montre par un symbolisme décadent.

²⁵Jacques Rivière, «De Dostoïevski et de l'insondable», *NRF*, 1947, cité par John K. Simon in *The Glance of an Idiot: A Thematic Study of Faulkner and Modern French Fiction*, Thèse Yale University, 1963, p. 323.

IV. L'idiote: narrateur idéal de Faulkner, Hébert et Jacob

Faulkner, Hébert et Jacob ont tous vu dans le visage de l'idiote les traits d'un grand séducteur, d'un vrai innocent. Voilà en majeure partie pourquoi nous n'avons pas hésité à nous référer continuellement à leurs textes comme s'il s'agissait d'une seule et même entreprise. En aucun temps nous n'avons rougi de passer de l'un à l'autre sans marquer à chaque fois leur différence. Nous avons ainsi procédé presque sans scrupule car le choix qu'ils ont tous fait d'adopter un narrateur idiot pour leur section de leur roman semble vouloir non seulement les envelopper d'une aura commune, mais aussi dessiner l'intention d'un renouvellement littéraire.

L'idiote se présente alors comme l'engrenage idéal de ce projet «supérieur» qui se définit tout d'abord par une entreprise d'épuration du langage littéraire. Cette entreprise, nous le savons fort bien, n'a rien d'une nouveauté. Elle se perpétue plutôt de siècle en siècle sous la forme du fantasme de la transparence et atteint à certaines périodes de l'histoire littéraire des phases plus critiques. Quintilien, dans son *Institution oratoire*, traduisait déjà ce désir de l'écrivain d'accéder par son art à l'expression la plus limpide:

«La première qualité de la parole est la clarté, et moins on a de talent, plus on s'efforce de se guinder et de se gonfler, tout comme on voit les nabots se hausser sur la pointe des pieds»²⁶

²⁶Quintilien, *Institution oratoire* / traduit par J. Cousin, vol. II, Les Belles Lettres, p. 38.

Plus tard, pour ne nommer qu'eux, Rousseau a rêvé dans le premier de ses *Dialogues* à un langage fait de signes immédiats et Zola à :

«une composition simple, une langue nette, quelque chose comme une maison de verre laissant voir les idées de l'intérieur [...], les documents humains donnés dans leur nudité sévère»²⁷.

Toutefois, les linguistes se sont plu à le démontrer, la logique interne du signe même interdit l'accès à la transparence absolue. Il s'agit ni plus ni moins d'une utopie, tout comme le décrit Foucault dans *Les mots et les choses* :

«La grande utopie du langage parfaitement transparent où les choses elles-mêmes seraient nommées sans brouillage, soit par un système totalement arbitraire, mais exactement réfléchi (langue artificielle), soit par un langage si naturel qu'il traduirait la pensée comme le visage quand il exprime la passion»²⁸

Conscients de cette utopie, Faulkner, Hébert et Jacob ont plutôt tenté de la pousser jusqu'à ses limites en intégrant ses contraintes incontournables au cœur même de leur projet. L'idiot, comme nous l'avons indiqué au cours des pages précédentes, leur offrait alors le paradoxe rêvé afin de légitimer une nouvelle charge du fantasme de la transparence. Cependant, la portée de l'idiolecte de ces narrateurs ne s'arrête pas avec la fin de leur

²⁷Émile Zola, «Les romanciers naturalistes», *Œuvres complètes*, tome XI, Paris, Tchou, 1968, p. 92.

²⁸Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 133.

monologue. Ce qui le rend encore plus puissant et, par le fait même, ce qui vient en quelque sorte confirmer notre hypothèse sur le projet d'épuration de ces auteurs, c'est que le langage de l'idiot contamine à son tour celui des autres narrateurs.

Nombreux sont les exemples qui pourraient illustrer nos propos. Ainsi, à divers moments des autres narrations, le lecteur voit surgir, comme autant de chocs anaphylactiques, les symptômes langagiers de l'idiot. Ils apparaissent sans avertir comme s'ils attendaient patiemment embusqués dans la conscience de ces autres personnages à qui l'auteur donne le droit de parole. Les phrases courtes envahissent alors le discours «sain» de ces narrateurs:

«Tout l'été à attendre des apparitions.
Feindre de ne pas les attendre. Écosser
des petits pois, éplucher des pommes de
terre. Que Stevens se montre une fois
encore, une fois seulement.» (*FB*, p. 220)

«A quarter hour yet. And then I'll not be.
The peacefulest words. Peacefulest words.
Non fui. Sum. Fui. Non sum. Somewhere
I heard bells once. Mississippi or Massa-
chusetts. I was. I am not.» (*SF*, p. 174)

les comparaisons naïves renaissent:

«Pascal lui a dit que c'était un petit rire en
camisole d'hiver qui se lève au milieu de la
nuit pour aller faire pipi» (*LL*, p. 112)

les images de l'idiot se continuent:

«the honeysuckle it had got into my
breathing it was on her face and throat
like paint [...]» (*SF*, p.151)

«I couldnt smell the honeysuckle I couldnt
smell it [...]» (*SF*, p. 156)

ses synesthésies:

«My nose could see the gasoline, the vest
on the table, the door.» (*SF*, p. 173)

mais par-dessus tout, cette manière d'éviter les grandes idées mystiques comme s'il était honteux de jongler avec l'abstrait, comme si la meilleure façon de voir, c'était encore avec les yeux de l'idiot.

Comme nous l'avons démontré, la conception de la narration d'un idiot comporte au départ une faille logique et les auteurs ont dû fabriquer un personnage spécialement adapté à leurs besoins. Au bout du compte, comme le mentionne Winthrop Tilley au sujet de Benjamin Comspon, l'idiot dépasse ses propres limites:

«All things considered, [he] seems to turn out
a fabricated idiot whose correspondence to any
idiot, living or dead, would not be coincidental,
but miraculous»²⁹.

²⁹Winthrop Tilley, «The Idiot Boy in Mississippi: Faulkner's "The Sound and the Fury"», *American journal of Mental Deficiency*, 59, 1955, p. 376.

Sa condition d'idiot permet alors de redonner aux mots toute cette importance qu'ils avaient perdu au profit du monde des idées. Dans une véritable apologie du verbe, ces auteurs rappellent que c'est l'homme tout entier qui pense et non seulement son cerveau. Ainsi, amputé de sa pensée, le narrateur idiot ne court pas désespérément à la recherche du sens: il est à l'opposé de l'intellectuel qui s'épuise à tout expliquer. Devant cet être qui croit posséder les réponses se tient ce ludion qui ne sait pas et ne prétend pas à la vérité comme si celle-ci se trouvait inexplicable, fondue à l'intérieur de lui-même. Peu à peu, l'idiot prend les allures d'un Christ dont l'échec est annoncé dès le début.

Sa rhétorique s'apparente d'ailleurs étrangement à celle du discours évangélique. À la façon des Évangiles, l'histoire des trois romans est racontée en plusieurs parties dans lesquelles différents narrateurs la développent selon un point de vue spécifique. Sans vouloir s'aventurer trop loin dans une exégèse, notons seulement que l'enseignement de Jésus est en grande partie véhiculé par un langage figuré et que quiconque tente de le réduire à l'action primaire qu'il décrit le dénature et le rend méconnaissable. Ainsi, les incompréhensions se multiplient et surtout celles provenant du pharisien qui enfermé dans ses dogmes ne peut accéder au langage figuré de Jésus. Pourtant, le langage de Jésus semble si simple: tout comme nos idiots, il prononce sa parole en citant les choses terrestres³⁰ à titre d'explication. Cependant, l'objet de son discours (la foi pour Jésus, les passions humaines dans le cas de l'idiot) se situe à l'extérieur du monde concret. Il s'agit

³⁰Comme nous les connaissons, les images communes aux paraboles et aux débats sont la naissance, le vent, l'eau, le berger, etc...

de l'intouchable. Encore pis, l'insoutenable. Toutefois, Jésus parvient à soutenir l'insoutenable grâce à son argumentation par la voie herméneutique et, comme le poète et l'idiot qui n'affirment rien, il ne peut donc mentir.

L'anathème est d'ailleurs souvent jeté sur le pharisien qui observe la Loi écrite de façon très stricte et sur son manque de volonté à comprendre le message qui lui est lancé comme une bouée en plein naufrage:

«Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage? C'est parce que vous ne pouvez entendre ma parole» (Jn 8:43)³¹.

Si le pharisien possède le «savoir informatif», il ne possède cependant pas le «savoir interprétatif». Bien entendu, il lit et étudie la Torah. Il est docteur en Israël et sait lire les Écritures comme érudit, mais il ne sait pas interpréter. Or, c'est l'acte d'interprétation et lui seul qui aboutit à la (re)connaissance: (re)connaissance de la parole et (re)connaissance de celui qui la livre. Dans le discours de Jésus tout comme dans celui de l'idiot, l'écart entre l'événement raconté et l'événement interprété est très mince.

Jésus et l'idiot, personnages persécutés, ne se réfèrent pas à la sphère du rationnel et ni l'un ni l'autre ne semble argumenter. Ils se présentent comme étant inférieurs et sont élevés par l'activité de lecture. Dans cette perspective, l'intellectuel ne semble posséder

³¹*La Sainte Bible / version complète d'après les textes originaux par les Moines de Maredsous, Braine-le-Comte, Éditions Zech et Fils, 1952.*

qu'un faux-semblant de vérité. À leur tour, Faulkner, Hébert et Jacob ont voulu créer un personnage à l'image de ce fils sur qui reposent toute la douleur de l'humanité. Cependant, à la différence de Jésus, l'idiot ne promet aucune rédemption: sa parole ne peut tout au plus offrir que quelques instants de béatitude. Comme l'écrivait Malraux dans *Les noyers de l'Altenburg*, «le coup d'état du christianisme, c'est d'avoir installé la fatalité dans l'homme»³². Avec l'idiot, la fatalité ne quittera plus jamais l'homme. Il sera cette marotte, ce pantin dont on a coupé les ficelles.

Il ne serait d'ailleurs pas fautif d'avancer qu'il est possible d'entendre dans les pages de ces romans l'écho d'un nouveau clacissisme. Les auteurs, comme le mentionnait Richard Chase à propos de *The Sound and the Fury* et des *Frères Karamazov*³³, n'ont-ils pas à leur façon mis en scène le destin tragique, la dissolution, de trois familles? N'ont-ils pas tenté à leur tour de reproduire le malheur s'abattant sur les Compson, la famille de Laura Laur et le village de Griffin Creek, tout comme l'avaient fait Eschyle et Sophocle pour les dynasties des Attrides et de Thèbes? Sans doute. Cependant, la fatalité cette fois-ci n'entraîne pas des personnages illustres à leur perte. Le héros tragique moderne, comme il se retrouve dans ces trois œuvres, élargit l'idée de la fatalité. Comme l'écrivait Suzanne Jacob, «[i]l y a des événements qui n'ont l'air de rien. Il y a des existences entières qui n'ont l'air de rien» (LL, p. 35). Les auteurs ont alors traqué le souffle tragique entre les murs

³²André Malraux, *Les noyers de l'Altenburg*, Paris, Gallimard, 1948, p. 125.

³³Richard Chase, *The American Novel and its Tradition*, New York, Anchor, 1957, p. 221.

banaux des familles contemporaines qu'ils ont observées avec leur regards extralucides. Ils les ont si longuement regardées qu'elles se sont peu à peu déformées. Ils ont alors pris ces petits et ces faibles et les ont hissés jusqu'au mythe.

C'est une culpabilité insondable qu'ils ont découverte dans ces cœurs pourtant si modernes: la même qu'Œdipe, qu'Agamemnon, qu'Antigone. La même, toujours. Mais ces innocents n'ont pas su accuser les dieux car ils avaient depuis longtemps oublié leurs noms. La fatalité est donc née de l'intérieur, sécrétée par un organe endogène intarissable, comme en témoigne le personnage de Quentin Compson:

«[...] Im bad anyway you cant help it theres
a curse on us its not our fault is it our fault [?]» (SF, p. 158)

Ils ont ainsi donné à la malédiction la voix de l'idiot. Par sa présence anonyme et unanime, il noue le lien entre le lecteur et les personnages que le *fatum* rend fous. Il est ce chœur impuissant qui témoigne de l'omnipotence du destin. Il est, à son insu, le choryphée par qui le malheur est chanté et que l'on voudrait museler.

Heureusement, Faulkner, Hébert et Jacob ont eu le génie de ne pas faire taire cet idiot. Ils ont su entendre à travers ses cris la voix trop humaine de la fatalité. Dans son silence, ils ont décelé la plus majestueuse des paroles. Et l'idiot a parlé, comme par miracle, de la folie de l'autre avec l'éloquence du dépossédé. Il s'est érigé sans prétention devant l'homme de savoir et, en ouvrant simplement la bouche, a enseveli sa phrase apodictique

qu'il croyait si puissante. Ébahis, nous nous sommes écrié: «Jamais homme n'a parlé comme cet homme» et les pharisiens ont répliqué: «Ainsi, vous êtes séduits, vous aussi» (Jn 7:46-7). Oui, ils avaient raison. Car en voulant retrouver la voix primaire de l'idiot, ces auteurs ont redécouvert le pouvoir enchanteur des mots. Ils les ont tenus à bout de bras pour qu'ils ne soient plus jamais oubliés et ont donné au roman le droit à la poésie. Puis au lecteur, ils ont laissé ces phrases qui n'allaient plus le quitter, qu'il pourrait réciter à voix basse, par cœur, comme jadis il le faisait pour se bercer.

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS DES ŒUVRES

FAULKNER, William. *The Sound and the Fury* [1929] / The Corrected Text with Faulkner's Appendix. New York, The Modern Library, 1992. 348 pp.

HÉBERT, Anne. *Les fous de Bassan*. Paris, Seuil, 1983. 249 pp.

JACOB, Suzanne. *Laura Laur*. Paris, Seuil, 1983. 181 pp.

CORPUS MÉTHODOLOGIQUE

Figures et conflits rhétoriques / édité par Michel Meyer et Alain Lempereur. Éditions de l'Université de Bruxelles, 1990. 262 pp.

MEYER, Michel. *De la problématologie: philosophie, science et langage*. Bruxelles, P. Mardaga, 1986. 308 pp.

MEYER, Michel. *Questions de rhétorique: langage, raison et séduction*. Paris, Librairie Générale Française, 1993. 159 pp.

CORPUS CRITIQUE

Volumes

CHASE, Richard. *The American Novel and its Tradition*. New York, Anchor, 1957.

FELMAN, Shoshana. *La folie et la chose littéraire*. Paris, Seuil, 1978.

FRITZ, Jean-Marie. *Le discours du fou au Moyen Âge*. Paris, PUF, 1992.

GLASER, Catherine. *Clinique et roman de la folie*. Thèse Université McGill, 1985.

ROSSET, Clément. *Le réel: traité de l'idiotie*. Paris, Éditions de Minuit, Collection «Critique», 1977.

SIMON, John Kenneth. *The Glance of an Idiot: A Thematic Study of Faulkner and Modern French Fiction*. Thèse Université Yale, 1963. (DAI, 1220A)

TROUARD, Dawn. *A Morbidity of the Mind: A Study of Psychopathological Rhetoric in William Faulkner's Fiction*. Thèse Université Rice, 1981. (DAI, 707A)

VIAU, Robert. *Les fous de papier: l'image de la folie dans le roman québécois*. Montréal, Éditions du Méridien, 1989.

WEISGERBER, Jean. *Faulkner et Dostoïevski: confluences et influences*. Presses de l'Université de Bruxelles, 1968.

Articles

BERK, Lynn M. «A Tale Told by an Idiot: The Problem of Language in the Novels of William Faulkner», *Southern Studies: an Interdisciplinary Journal of the South*, hiver 1990. pp. 331-354.

BROWN, Arthur A. «Benjy, the Reader and the Death: At the Fence in "The Sound and the Fury"», *Mississippi Quarterly*, 48, 3 (été 1995). pp. 401-420.

BURTON, Stacy. «Benjy, Narrativity, and the Coherence of Compson History», *Cardozo Studies in Law and Literature*, 7, 2 (automne-hiver 1995). pp. 207-228.

CECIL, L. Moffitt. «A Rhetoric for Benjy», *Southern Literary Journal*, 3, 1 (1968). pp. 32-46.

FELDSTEIN, Richard. «Patterns of Idiot Consciousness», *Literature & Psychology*, 32, 2 (1986). pp. 10-19.

FRANCOLI, Yvette. «Griffin Creek: Refuge des fous de Bassan et des Bessons fous», *Études Littéraires*, 17, 1 (avril 1984). pp. 131-142.

FREDERICKSON, Michael A. «A Note on "The Idiot Boy" as a Probable Source for "The Sound and the Fury"», *Minnesota Review*, 6 (1966). pp. 368-370.

GARLICK, H. F. «Three Patterns of Imagery in Benjy's Section of "The Sound and the Fury"», *Journal of Australasian Universities Language and Literature Association: a Journal of Literary Criticism, Philology & Linguistics*, 52 (1979). pp. 274-287.

HANAOKA, Shigeru. «Benjy as an Eloquent Narrator», *Kwansei Gakuin University Annual Studies*, 37 (1988). pp. 113-119.

KALUZA, Irena. «The Functioning of Sentence Structure in the Stream-of-Consciousness Technique of Faulkner's "The Sound and the Fury"» in *Bleikasten*. Krakow, Nakdalem Uniwersyteta Jagiellonskiego, 1967.

McLAUGHLIN, Sara. «Faulkner's Faux Pas: Referring to Benjamin Compson as an Idiot», *Literature & Psychology*, 33, 2 (1987). pp.34-40.

MORROW, Patrick D. «Mental Retardation in "The Sound and the Fury" and "The Last Picture Show"», *Re: Artes Liberales*, 6, 1 (1979). pp. 1-9.

PITAVY, François L. «Idiotie et idéalisme: Réflexion sur l'idiot faulknérien», *Études Anglaises*, 35, 4 (octobre-décembre 1982). pp. 408-419.

REID, Gregory. «Wind in August: "Les fous de Bassan"'s Reply to Faulkner», *Studies in Canadian Literature-Études en Littérature Canadienne*, 16, 2 (1991). pp. 112-127.

SASAMOTO, Seiji. «The First Section of "The Sound and the Fury": Benjy and His Expressions», *William Faulkner: Materials, Studies and Criticism*, 4, 2 (juillet 1982). pp. 19-36.

SHAPIRO, J.P. «Une histoire contée par un idiot...: W. Faulkner et J. Rulfo», *Revue de Littérature Comparée*, 53 (1979). pp. 338-347.

TILLEY, Winthrop. «The Idiot Boy in Mississippi: Faulkner's "The Sound and the Fury"», *American Journal of Mental Deficiency*, 59, 1955. p.376.

VANASSE, André. «Les Fous, les Demeurés, les Rêveurs», *Voix et Images*, IX, 2 (hiver 1984). pp. 161-164.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

BATEMAN, Frederic (Sir). *The Idiot: His Place in Creation and his Claim on Society*. Londres, Jarrold and Sons, 1897.

BLAIS, Marie-Claire. *Manuscrits de Pauline Archange*. Paris, Grasset, 1968.

Faulkner at Nagano / édité par Robert A. Jelliffe. Tokyo, Kenkyusha, 1962.

FOUCAULT, Michel. *Les mots et les choses*. Paris, Gallimard, 1966.

- GIDE, André. *La symphonie pastorale*. Paris, Gallimard, 1975.
- KAFKA, Franz. *Journal* / traduit et présenté par Marthe Robert. Paris, Grasset, 1954.
- LAMY, Bernard. *La Rhétorique*. Amsterdam, Paul Davet.
- MALRAUX, André. *Les noyers de l'Altenburg*. Paris, Gallimard, 1948.
- MOLINIÉ, Georges. *Dictionnaire de rhétorique*. Paris, Librairie Générale Française, Collection Livre de Poche, 1992.
- PASCAL. *Pensées*. Montréal, Éditions Variétés, 1944.
- PONGE, Francis. «Notes premières sur l'homme», *Les temps modernes*, I, 1945, p. 72.
- QUINTILIEN, *Institution oratoire* / traduit par J. Cousin, Les Belles Lettres.
- REBOUL, Olivier. *Introduction à la rhétorique*. Paris, PUF, 1994.
- RICHTER, Jean Paul. *Éloge de la Bêtise*. Jose Corti, Collection Romantique, 1993.
- Sainte Bible* / version complète d'après les textes originaux par les Moines de Maredsous. Braine-le-Comte, Éditions Zech et Fils, 1952.
- Selected Letters of William Faulkner* / éditées par Joseph Blotner. New York, Vintage Books, 1978.
- ZOLA, Émile. «Les romanciers naturalistes» in *Œuvres complètes*, tome XI. Paris, Tchou, 1968.